

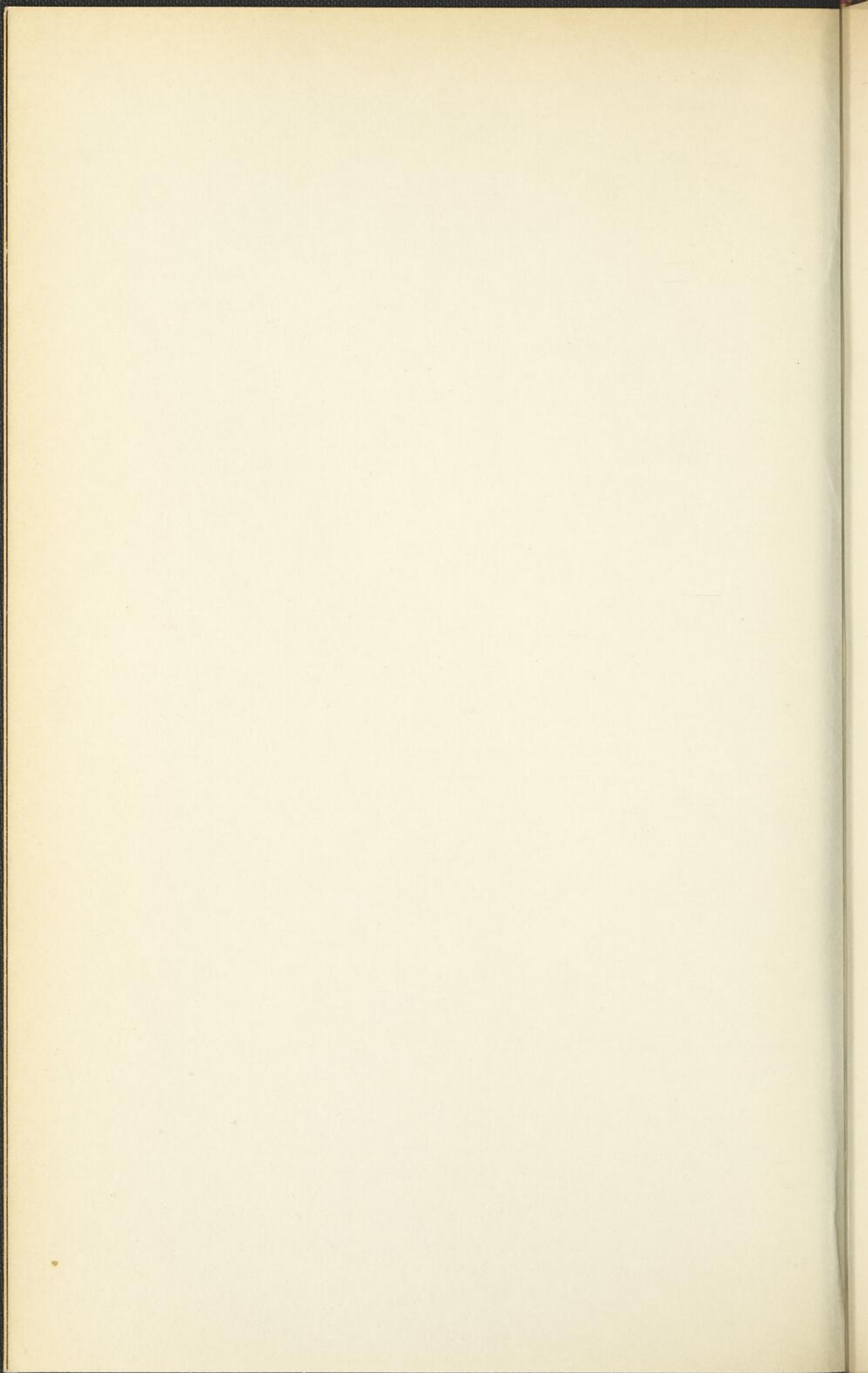
la nouvelle barre du jour

JUIN 1978



67

53.0



la
nouvelle
barre du jour

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR
NUMÉRO 67
Juin 1978

Secrétaire à la rédaction :

Jean Yves Collette

Collectif :

Nicole Brossard

Michel Gay

Jean Yves Collette

Conseil graphique :

Michèle Devlin

Distribution exclusive :

Diffusion Dimédia Inc.

539, boul. Lebeau,

Saint-Laurent, Qué.

(514) 336-3941

Toute correspondance doit être adressée à :

La Nouvelle Barre du Jour,

C.P. 131, Succ. Outremont,

Outremont, Qué. H2V 4M8

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leur oeuvre, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent. La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la Nouvelle Barre du Jour est strictement interdite.

Sommaire

Fictions

- | | |
|---------------------------|----|
| Tambour vacant | 5 |
| Lucie Ménard | |
| Bleu carte postale | 17 |
| Louise Aylwin | |
| Décalages | 24 |
| Ginette Ferrié | |
| Flagrants poèmes | 33 |
| André Roy | |

Essai

- | | |
|---------------------------------------|----|
| Préalable (a-) théorique . . . | 45 |
| Denis Aubin | |

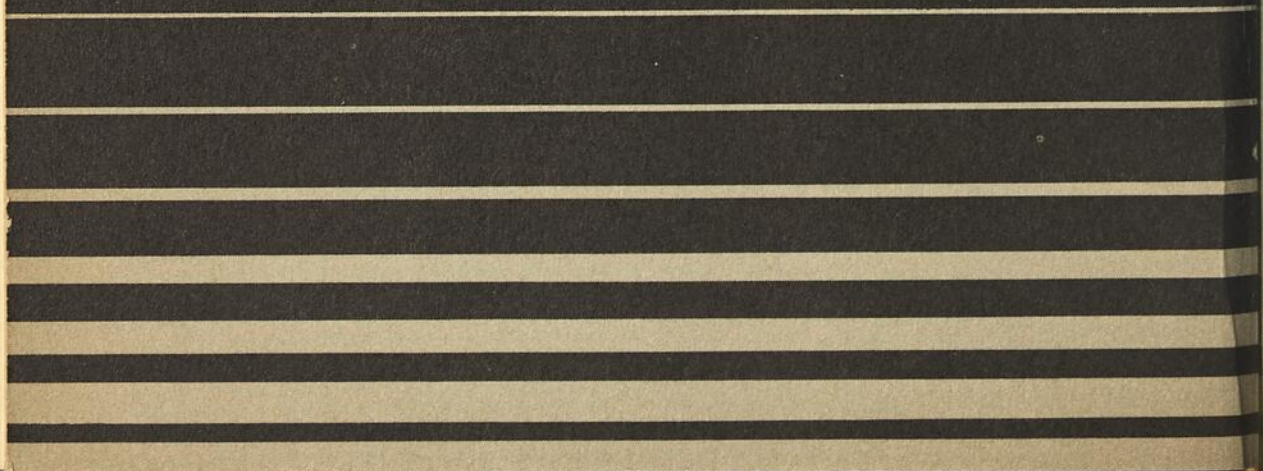
Intervention

- | | |
|-------------------------------|----|
| Du passé méconnu . . . | 62 |
| Marc Chabot | |

Commentaire

- | | |
|------------------------------------|----|
| La féminité en question | 71 |
| Hugues Corriveau | |
| Lucien Francoeur supertexte | 74 |
| Claude Beausoleil | |

fiction



Tambour vacant

(brefs)

Lucie Ménard

Les yeux perfides des tourneuses de corvée guettent l'erreur tandis que le soleil agace leur nuque. Les petites filles jouent à corde.

« Tiquetel-le Chôvissel-le, Watémanbor, Botéman-ti, Datsolaye Omentchi-tchi. Frenchqui. »

En ce temps-là Mame Bourlet la bien nommée ferme la guillotine au dessus du double-évier. La ménagère récure de récurant maximum l'une ou l'autre cuve. Une fine couche de poudre humide tenace à leur surface. Ecoeurée, Mame Bourlet s'enlignè sur le tabouret cuirette et chrome et y dépose graduellement son postérieur. Mais. Elle ne peut contempler ses varices plus d'une demie-heure sans que fermentent en son coeur des trésors d'agressivité. Le front plissé elle cherche un exutoire petit pain. Peu coûteux, pas compromettant rien.

La musique épaisse vient s'échouer sur le comptoir plastique. Alors la voix velours de l'animateur. La radio. Boujour mes choutes. C'est ça. Le téléphone. Salut la toune. L'ami fidèle te prête l'oreille oui oui. Oui les doigts boudinés pitonnent fébrilement. Vas-y. (cé-moa-la-pre-mière-cé-moa-la) S'il fallait . . . « Bon après-midi ma Dame. » La ligne chaude entre tes mains. « Vous

êtes madame ? » Une petite toux chèche : Che chuis matame (ahan ahan) Manche t'la maarte ! hystère-t-elle d'un seul hoquet et sa peau flasque s'agite de fins soubresauts. Clac.

Les étoiles du comptoir dansent. Sous le corsage détrempe le coeur de Mame Bourlet bat la chamade. « Après cette brève pause pub » clic. La voix velours s'est rugosité. La satisfaite Médème Bourrelet va rouvrir toute grande la fenêtre et s'en respire une bonne tassée. Il fait beau soleil et des fillettes s'amuse gentiment sur la rue.

« Wanéti-po-pouss-é-gal-é-gal-Win-Pouss ! »

Le rayon des dits « menus articles » du grand magasin où l'on vendait de tout. Des oreilles de star, des ongles de petits enfants, roses et translucides, des haleines de commis-comptable, de chou tiède et bien cuit.

Le Individu s'approcha, l'air fourbe et syndical. Et l'apprentie Potrine sentit ses habits devenir petits. Elle s'éloigna mal à l'aise, les épaules rentrées Dieu sait où. Le court ruban noué dans quelques-uns de ses cheveux gras sembla se resserrer encore. Elle trotta plus vite.

Un mythe tenace veut que les pires — enfin, les bandits — n'en aient point la tête ni l'allure. Pourquoi alors l'étrange enfouit-il dans son vaste sac à main — de dame ! — trois paires de gants à veilleuse ? Pourquoi la boîte de capotes usagées ? (négligeant les grenailles de toutes saveurs, il hésita devant les haleines. Mais il repar-

tit bientôt salvant au passage le stock de dentiers nobles).

Pourtant il avait une sale gueule que n'arrangeaient pas ses verrues variées non plus que ses quelques dents d'or mal ciselées. Deux bonnes joues rasées l'eussent dénoncé à coup sûr et Potrine l'eût abordé sans hésitation. Mais l'homme avait des verrues, le teint bilieux, et l'apprentie se sentait mal à l'aise. Rien que mal à l'aise. Elle se rendit aux toilettes avaler de rince-bouche des gorgées. Fit sauter deux ou trois coutures de sa jupe et décida d'endurer son ruban jusqu'au surlendemain congé, ce qui prit du temps.

Personne ne fut inquiété du larcin. Jusque là, rien d'énorme.

À sept heures sept heures et demie ? À sept heures sept heures et demie.

Ceci n'annonçait rien de — banal quoi — pour Joe. Fellow y était habituée quant à elle. Le samedi soir les grosses bouteilles de bière blonde étaient sur la glace dans une bassinatoire de dimensions respectables (trônant sur la table à café rococotte : adj. invar. — une prothèse rococotte — Des caresses rococotte. Démodée et un peu charmante ; ridicule). Lorsque Joe pénétra le salon, Fellow se berçait avec application dans la fumée de son épais cigare.

Les revolvers étaient chargés. Les bouteilles, débouchées. Du silencieux pour les colts, mesdames. Il n'en faut pas d'avantage pour passer un moment pas relaxant mais bien agréable. On

tire à tour de rôle sur des chapeaux melons posés sur les têtes respectives d'une étudiante en dessin de mode — Joe : dix-neuf ans — et d'une secrétaire un peu replète avec de beaux traits : Fellow : vingt-cinq. On compte les points — les trous — on boit beaucoup froid, on s'imagine avoir tué le père la belle soeur le supérieur hiérarchique. Peu importe. On reste assis bien sûr.

Il se trouve des amis de Fellow pour prétendre qu'à son âge, d'autres façons de tuer le samedi soir. « C'est pas des vrais amis. » Alors Fellow n'en a cure. Elle vise le milieu de deux trous du chapeau de Joe. Elle rêve de l'un ou l'autre de ces tristes sires l'endroit où les sourcils se joignent. Elle tire froidement.

« C'est raté mon vieux. Y a-t-il un médecin dans la salle ? » La bière se répand sur la jupe de Joe qui ne se berce plus.

Ce soir-là la moyenne d'âge dans l'assistance était de vingt-deux ans. Vers onze heures quarante elle remonte à vingt-cinq. Quand même, un bel âge.

Pauline, Paulette, Pierre-Paul, Paul-J., Paul-André douzaine bocks tassés broserie. Feuons bon voyage.

À Bientôt.

D'un maux de langue.

Maintenant. Ça sourit les yeux ça converge ferme. La douce Pauline à Paul-André ; Paulette dite Poulette à Paul-J. et ainsi de suite. Notre rouge associé Pierre-Paul suinte son bien-

être, il est de miel. Ses oreilles s'allongent partout. Attention. On blabla Chose et l'Autre. Pierre-Paul ouvre la bouche pour dire quelque chose. Rah Rah Ray (fond sonore). Il découvre ses dents jaunes.

Pierre-Paul il parle. Encore plus fort. Ses gencives sont toutes nues maintenant.

Tarari ! TARARII ! hurle-t-il sauvagement. (soudain ce cri surgit, guerrier du fond des âges. Ciel, qu'avons-nous fait ?)

On plus-que-sursaute, il y a des bris de vaisselle bruitée. Les goupillons Jekyll. Les sprinklers giclent. Pouline pleure doucement sur l'épaule de Paul-J. qui n'en mène pas si large. Les mains moites de Paulenne, deux excroissances glaciales. Ici tout le monde borborygme en même temps. On tente de . . .

On s'explique. Donc, Pierre-Paul n'a pas crié « tarari » mais « T'aurais ri », s'adressant à Paul-André qui s'adressant à douce Pauline n'avait pu . . . Il raconte le mot d'enfant. On s'esclaffe mais avec dignité. Sacré Pierre-Paul.

Un jour Gary était infirme avec un accent blok dans un quartier cana-fra — à part quelques grecs et autres spécimens. Il décida de quelque chose très spécial. Ils — Les autres — pouvaient être une quinzaine çà et là qui gambadaient comme du monde (encore qu'ils frappassent régulièrement leurs tibias blêmes). Alors il — lui — traîna de l'une à chacun que cet après-midi-là aurait une distribution de cadeaux. Dans sa cave. Comment cela se fit-il ? deux heures après

le troupeau bruyait derrière Gary — Gary qui ? — dans l'enceinte cimentée qui regorgeait. La collection de toutes pluches, d'autos bébelles s'épuisa par les mains du petit bonhomme. Moose posséda l'accordéon, Guizou le char-à-pédales. Un superbe engin gris et blanc sale.

Les joues rondes à Guédouille perlaient dans un coin. « Les béquilles, Gary, moi j'voudrais tes béquilles. » Jeur-Jeur, l'ignoble gamin aux yeux bums, accepta finalement une menue mixette qui fut bientôt pognée dans ses cheveux crépus. Quant à son frère, il eût préféré décrocher son pied sournois dans le fond du héros de ce jour mais il fut content de la poupée à seins, du projecteur et d'une longue-vue d'excellente qualité. Gary fut Père Noël un jour de juillet.

Lorsque le convoi s'ébranla en scandant « Le Père Noël Gary qui a perdu son cigare » Guédouille menait par deux longueurs de béquilles. Guizou pédalait allégrement son véhicule surchargé, les autres trottaient derrière à bonne allure les bras comblés. Gary restait perché sur la fournaise sans savoir trop comment il y était parvenu. Mais était-il vraiment nécessaire qu'il descende de là ?

Juste comme ça, Mademoiselle Eulalie aurait bien aimé qu'il se passe quelque chose dans sa vie. Qu'elle puisse déplacer des cendriers rien qu'en les regardant. Que la pluie surgisse par le seul pouvoir de sa pensée. De concentration en camps de frustration les années avaient passé décepcionnement, car de tout cela rien n'avait réussi.

Jusqu'au jour où la moiselle se remémora. Des récits de son enfance il lui souvenait avec délectation des grenouilles changées en Prince Pâmant, des souris en chevaux blancs, une citrouille, des torchons . . . Des choses comme elle en eût voulu vivre toujours, à même le goulôt. La grenouille ? Encore qu'elle n'en eût jamais rencontré devant son comptoir. Qu'elle ne fût princesse ni bergère — elle était caissière. Qu'elle ressentît un dédain poli. Qu'on n'embrassât pas les inconnus Quelquifuss (elle tenait ce dernier mot de son mort-père et se le répétait souvent avec respect).

Mais alors n'importe quel objet du quotidien pourrait convenir et mademoiselle Eulalie choisit — un homme. Monsieur Badaud, veuf commun qui stagnait de temps en temps sur le palier regarder l'ancre de ses jupes lorsqu'elle sautillait l'escalier. La circonspecte s'attarda quelquefois avec lui sous le porche. Puis un soir prenant une brusque décision — Smak ! Smak ! — fermant les yeux, plissant les lèvres, elle attaqua gauche et droite le long cou de Monsieur Badaud. Lorsqu'elle s'ouvrit c'est un Winnebago flambant neuf qui la dévorait de ses phares lubriques. Mademoiselle Eulalie n'hésita pas longtemps entre le désarroi et le désappointement. Elle prit la route le surlendemain et ne caissa plus jamais. Les voisins la virent partir non sans une pointe d'envie au bord du gosier — « C'est Mademoiselle Eulalie, celle dont le prétendant s'est changé en Winnebago. » Il faut croire aux contes de fée. La vie commence à quarante ans.

— « Mémère, quelle heure qu'il est ? » Sophie Labadie s'impatiente sur la poignée de porte. « Quelle heure, mémère, y est quelle heure ? » Une voix flutée sussure trop bas. Sophie lâche la porte. Mémère est ronde sur le sofa baquet. Malicieusement : — « Patate-dans-dix. » Sophie désarme la becquette du bout des doigts. — « Bon je m'en vais, là, quelle heure est-il ?

— Patate-dans-dix. »

Les yeux ronds scintillent, le vieux bedon marre doucement.

La fillette avait quatre lorsqu'arriva chez mère-grand. Lors dix ans de merveilles vieilles lottes dans le grand buffet les napperons jaunis dentelle. Les purées bien pilées sariette la poudre qui sent bon. La petite marque rouge à lèvres sur les joues douces. Jamais. Jamais la mère-grand n'avait dit à Sophie quelle heure il était. L'heure-miam, l'heure-savon, ou dodo, — pipi, — taper, — caca mais à « Quelle heure est-il » jamais autre chose que ce « Patate dans dix » qui finissait par donner des coups massus sous le crâne et sur le foie. Rien n'y avait jamais pu changer quoi que ce soit et le scénario pouvait se répéter — de sept à soixante-dix-sept fois par jour, selon un cliché fort prisé. Inimaginable. Environ huit ans de bile remontent les boyaux de Sophie qui en a fait calcul hier soir. En heures.

Elle vient asseoir sur le pour une joue posée sur les rotules replètes. Elle fixe très longuement. L'endroit où le coeur, ralentit peu à peu son rythme. Lorsque mémère a cessé de respirer, Sophie Labadie prête enfin l'oreille au tic-tac de

l'heureuse pendule d'acajou. Que les changements de propriétaire n'affecteront jamais.

Jodphur est plus petit que le jardin de mon oncle. Mais il est plus grand que le casque de mon cousin, c'est donc relatif. Quand il mange son potage aux petits vélos ce l'est aussi.

Je dis petits. Deux enfants y tiendraient confortablement toutefois c'est un faux problème puisque Jodphur l'affirme : « I like 'em in my soup. » Bon.

Jodphur est très riche et c'est heureux car les vélos sont relativement chers. Quand il ne mange pas il marche le chien. Pourquoi est Jodphur marchant le chien ? Sa mère est une girl, son père est boy dans le même établichement. Son voisin travaille fort toute la journée. Plus fort que Jodphur, mais moins que son père. Qui est ? le père ?

Jodphur est un homme. Son soeur est une ferme. And Mr. Reese, is, a *car / pen / ter*. Son père est by the way et ÇA c'est relatif. Quant au chien disons tout de suite qu'il déteste suffisamment les vélos pour les enculer dans les champs et dans les rues. Soit le potage, Mr. Reese et l'amimal.

So What ? Cet homme a peur de son chien ça crève les vieux !

Voilà. La vérité s'impose. Tout enfant le jeune Jodphur a désiré fou son voisin. Cette frustration profonde met en lumière le pourquoi son étrange potage, sa seule nourriture. Que d'horizons la psychanalyse révèle qui sont plus vastes que le jardin de mon oncle ET le casque de

mon cousin.

Non un colis ce n'est pas un paquet, je veux dire un gros paquet, non plus qu'une grande enveloppe de papier fort avec quelque chose dedans. Un colis c'est une petite boîte pas trop petite en carton moyen. C'est emballé dans du papier bleu, un beau bleu, blanc au revers et bien lisse ligoté avec-de-la-fi-cel-le. Je n'en ai vu qu'une fois et encore — dans une bande dessinée connue. Il y avait dedans un papillon rare sur un lit de ouate. C'était beau. Un colis c'est léger.

Je ne suis pas folle. J'ai pris du temps à trouver tous les éléments pour fabriquer ce colis-là. Le papier, le papillon . . . Des précautions magnifiques pour que le noeud soit comme ça ; comme ça. Mais je l'ai. Mon adresse est sur l'étiquette (juste Rectangulaire, encadrée de noir sobrement). Je ne fus pas folle d'aller au bureau de poste, de me le destiner à moi toute seule. Le trac j'attends quelque chose c'est important.

Ce matin il est dans la boîte à lettres et ma foi je m'en saisis fébrilement. On se saisit de ça fébrile, of course. De course. On dénoue — doucement — le noeud bien propre. Ça va ?

Ça allait. La ouate est gorgée de rouge visqueux. Un doigt un pouce rongé s'y étale alors que sur le nappe laineux, lentement, la même tache sombre s'agrandit. Le colis, le colis tombe de ma main mais C'est normal. Normal. Car comment pourrais-je bien le tenir avec un index — un majeur — un annulaire et — un auriculaire. Faudra que j'apprenne cela, comme j'apprends

qu'il faut être vraiment fou de se prendre pour Dupond et Dupont en même temps.

Moi si j'étais un savant j'aurais surtout un sarreau rongé par les expériences, le cheveu en bataille et le regard perdu. Et inversement. J'aurais trouvé des tas de choses que j'aurais comprises mais je serais incapable de les démontrer de façon rationnelle. Je serais un savant fou par vocation.

Et je ne serais pas plus pâle que maintenant ; ni plus concernée.

Bleu carte postale

Louise Aylwin

bleu carte postale

maintenant le vent rouille dans les girouettes l'appel qui nous éparpille à tous les échos la vie quotidienne jusqu'au coeur échafaude les relevailles il reste encore bien des tisanes pour apaiser la nuit frémit de l'aube sous les doigts qui vacille donc à portée du bras qui parlait de retrouvailles quand le hasard n'existe pas



entre autres grèves

*que tu t'éloignes douce aux portes craignant de claquer la
nuit sur tes tempes avec ce bruit de gâchette qu'ont les pènes
du matin laissé mauve meurtri dans la chambre du fond
poings de désir cognant aux ombres l'urgence d'éclater
éclisses de silence jonchant l'escalier*



l'été des indiens

*je tiens lieu de rêve recroquevillé entre briques et verres la
main ne remue qu'à peine de l'air forcé aux terres bétonnées
l'oeil se creuse entretient l'absence fouillant à l'épaule
l'espace d'un affleurement l'automne étiré délave ses
flambées je tiens du rêve séché entre deux pages de sang*



morsure de gel (profil)



*encore quelques instants ici à griller la nuit d'un trou de
cigarette quelques secondes encore le froid gruge à la pulpe
des lèvres entrebaïllées ici personne n'entend hurler à la
lune que tu que rien l'hiver fraie avec les mots l'impassible
couperet du tant de temps périmé*

ne te découvre pas de ce fil-là

*les neiges se couchent au champ d'honneur il importe au
temps d'épingler ses coquelicots de carton dans la chair
fraîche des trouées quelqu'un défend pourtant la saison
d'être insensée cette douceur de veine douloureuse à force
de couler sans vider*



trèfle chaud été odorant

*un peu plus tard les grenouilles dans les mares d'obscurité
les draps séchés avec les herbes infusées de la peau t'ai-je
seulement dit l'heure est propice aux étoiles filées dans les
mailles de l'été te dirais-je maintenant le temps s'en est allé
reconnaître tes visages en plein coeur cachetés*



Décalages

Ginette Ferrié

La marquise sortit à cinq heures.

Pour le plaisir seulement. Pas de lancer frappé.

La porte se ferma et il n'y eut plus rien que le parfum du rhum. Elle me suivit pourtant jusqu'aux tennis, posa ses lunettes sur un banc et fixa sa maison au-delà du parc. On voyait le piano ouvert mais on ne pouvait pas lire le titre de la partition. On ne voyait pas la partition. Une inspiration la ramena à Ollioule, une autre plus tard dans l'année, avec cette fraîcheur sous les platanes, non loin du pont. Oublier Pitsi Poï.

— Pourquoi cette distance, je vous avais prévenu, il n'y a rien.

Janvier à Montréal. Je vous avais prévenu. « C'est un Wurlitzer, » dit-elle, puis sa langue s'immobilisa entre ses dents. Elle parla encore pendant de longs moments, sa main gauche appuyée sur le balustre. Yet everything was known already. Le vent aussi nous menaçait et non l'inverse. Ah l'ivresse des fondues à Pondichéry ! Mettrait-il son passe-montagne pour traverser la rue ? Nous le saurons bientôt. Il et je occupons un petit deux pièces dans l'un des angles que forment les rues Sherbrooke et Côte-des-Neiges. L'ennui c'est qu'aucune pièce ne ressemble à aucune autre, il y a, comme on dit parfois, un malaise (il y a par exemple le malaise de la poussière devant l'aspirateur). On y accède par un petit escalier extérieur. Non, non, c'est le concierge qui s'en occupe.

— On peut le penser, dit le capitaine, ne serait-ce qu'à titre de jeu de l'esprit.

« Une éternité de beau temps présidait à nos joies. » La vie était pleine de petites choses de toutes sortes, de vieilles maisons au sommet de collines qui montent comme les murailles d'une place forte, de tempêtes qui s'annoncent dans le silence par le bruit d'une voix dont le timbre est étrange (mais le vaisseau d'or résistera), d'arguments irréfutés depuis plus de trois mille ans qu'il y a des hommes qui penchent et qui cassent. Tandis qu'elle se réveillait avec peine, le prince complimenta les deux braves bêtes et leur assura qu'il n'était pas fâché de ce qu'elles avaient fait contre toutes les règles de l'étiquette. « Se souvenir de l'étiquette », inscrit-il rapidement sur son genou, puis il enfonça le stylo jusqu'à ce que le

sang jaillisse. Il y a bien d'autres circonstances de sa vie qui pourraient prendre place ici, parmi lesquelles . . . Sur la table un dossier qui le regarde et qu'il éloigne.

Nous ne sommes pas ici pour faire de la conversation, dit Christopher sans y croire vraiment, il ne faut pas . . . Et tandis qu'il finissait sa phrase, il s'aperçut que le pantalon de Louisa était trop large.

Il y a ici quelque chose que j'aimerais dire. Je crois que c'est à propos des sweet potatoes. Quelque chose pourtant que je sais que je ne pourrai pas dire. Il s'approche et lui glisse la main sous l'aisselle, comme pour la soutenir. Quelques minutes plus tard, la canne noire à pommeau d'argent casse, elle s'écroule, il aurait suffi d'une chiquenaude. J'aime à croire que je me serais alors penché vers elle. Cette chute, on peut le dire dès maintenant, fut un des événements marquants de ma/sa vie. Elle mourut à Nice en 1851, il n'y eut que quelques intimes à son enterrement. Quand à Sylvestre il ne mourut ni à Nice ni à Calgary, mais à Baden-Baden, on devine pourquoi, et vice versa. On dit qu'il ne s'intéressait guère aux femmes. On dit encore bien d'autres choses, par exemple qu'il était le fils naturel du duc de Salves lui-même.

— Comment se fait-il que personne ne vous connaisse à Nice ?

— Dans un sens, oui.

Dans Calcutta désert, c'était l'heure où les chaulands s'abritent derrière les persiennes, les doigts refermés sur une chose complexe composée de

parties. L'aiguille s'était (on peut dire hélas) tordue dans la plaie. Après quatre heures à Calcutta il ne reste que le personnel de garde. Si elle avait pu choisir, elle aurait cent fois préféré se casser le talon sur la glace dans l'un des angles que forment les rues Sherbrooke et Côte-des-Neiges. L'infirmière avait publié « Indian gospel songs » aux éditions Femmes. On ne saura rien de plus sur elle. — Quelle sloche, quelle sloche, pourquoi donc suis-je venue à Montréal (elle avait déjà oublié l'épisode du talon). Ich will mich tatsächlich nicht mehr darum kümmern. On ne savait pas encore s'il avait mis le passe-montagne gris qu'il avait acheté aux Diablerets. Pour bien comprendre le cocasse de cette situation, il faut savoir qu'à Calcutta le courant est souvent interrompu pendant le temps des pluies. Parfois aussi il diminue aux heures de grande consommation, et le tourne-disque ralentit.

— À vingt ans, dit Madame Desbordes-Valmore, des peines profondes me forcèrent à renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer.

— Quand on pleure, on pleure longtemps jamais, beaucoup toujours, lui répondis-je d'une voix un peu éraillée vers la fin.

J.C. n'était pas au rendez-vous, il n'y avait qu'une tache noire sur le trottoir, une tache d'encre sans doute. À cet endroit du texte, il me vint l'association suivante : Moi aussi j'ai peur de prendre de la place, et pourtant, faut-il qu'il m'en souvienne, j'étais admirée pour cela par mes camarades d'école. C'était une époque où il n'y avait ni

tulipes ni renoncules, ni aucun procédé de style de la sorte, il n'y avait que l'idée de ces choses, mais entièrement contenues dans l'émotion.

— Elle croit dur comme fer que tout va toujours basculer de son côté. — C'est une hallucination.

— Non, un délire. — C'est la même chose, non ?

— Oui, oui, absolument.

Sur les feuilles mortes il y avait une bicyclette rouillée. Mais ce que j'aimerais comprendre, c'est Calcutta. Pourquoi Calcutta.

Maintenant elle se dirige vers un coin désert de la plage. La progression de sa marche est régulière, mais voilà qu'elle oblique vers la mer, voilà qu'elle court au bord de l'eau là où les vagues se retirent, et que des ailerons lui poussent aux pieds. Les bras écartés, elle crie Franz ! Franz ! en insistant sur le a, voilà voilà. C'est une histoire sans queue ni tête, il y a bien Calcutta, mais on ne sait pas très bien au juste.

— Je ne suis pas d'illustre maison, mais je séduirai par les charmes de ma personne.

Puis *tout de suite* il avait enfourché son étalon (sans attendre les complications sentimentales). Ce départ était pour lui une manière de vivre un peu. « Ça commencera, dit-il, par une série de grands froids, puis, sans que personne ne s'y attende, arrivera une grosse bordée de neige qui ensevelira le pays pour une période de cinq à six mois. » Ah, comme j'aurais voulu moi-même dire cela. La phrase suivante avait gelé, il ne restait dans sa main qu'une poignée d'eau.

Il y a des hommes de rien qui entrent et qui entrent et qui ne font rien.

bis.

Chers parents, depuis la mi-novembre jusqu'au 15ème jour d'avril nous avons été continuellement enfermés dedans les glaces, lesquelles avaient plus de deux brasses d'épaisseur ; et dessus la terre il y avait la hauteur de 4 pieds de neige et plus, tellement qu'elle était plus haute que le bord de mon chapeau. Paul préfère le quartier anglais. Nous nous retrouvons l'après-midi dans un pub. Je mets la robe blanche qu'il aime et lui porte le très simple habit bleu que je portais quand je dansais avec Lotte pour la première fois. Le problème n'était que de placer Macao dans le récit. Il y aurait aussi un adolescent blond qui s'était habillé en marin pour séduire un marin. Una cosa propriamente, ma che cosa, pazzarella ?

Je m'irritai que l'homme gaspillât ainsi sa substance propre à des constructions presque toujours néfastes, parlât de chasteté avant d'avoir démonté la machine du sexe, disputât de libre arbitre au lieu de peser les mille obscures raisons qui font ciller si j'approche brusquement un bâton de vos yeux, ou d'enfer avant d'avoir questionné de plus près la mort. Carmina, de quoi tu causes ? Était-tu au moins à Bâle au moment de la peste ? Les petits caractères noirs se succèdent, étonnamment réguliers. On sait qu'il y en a beaucoup à venir et que les limites ne sont pas indiquées. Et toujours lui à Montréal, elle à Calcutta, incapables de se séparer. Puis il dit à sa mère : « Ô ma douce mère,

ma belle nourrice, ma protectrice bien-aimée, me regretteras-tu amèrement lorsque tu apprendras que je suis mort ? » Et tandis qu'ils parlaient, ils avançaient côte à côte, leurs raquettes sous le bras. C'était l'époque où toutes les villas étaient côte à côte sur la côte. Je crois qu'elle était appuyée sur sa raquette lorsqu'elle se brisa. J'aurais voulu la retenir mais c'était en avril 1851.

— Il y aurait bien d'autres manières de raconter cette histoire, dit-elle en mettant le joli gilet jaune de Yolanda.

C'est alors que je sentis que s'approchait de moi comme un immense édredon la minute de la sensation vraie. J'étais fait comme un rat. The novel was trapped in a multitude of tides and currents, islets and archipelagoes. De tout cela il ne reste pas grand'chose si ce n'est qu'on aimerait constamment savoir qui a mis ou n'a pas mis la cagoule grise achetée en Suisse.

— Paul, je ne vous comprends pas, cette histoire . . .

— Je sais, je sais.

Après l'avoir longtemps admiré, elle lui baisa le bout de son sexe tout mignon. Alors il se réveilla et tous deux furent émus de pudeur. Il parla, parla, et tout, et tout. Il était très attaché à la phrase très pleine et visible et nourrie. C'est un conteur, il dit par exemple : « Le duc de Clignancourt et son aide de camp Lancelot de Berlaimont sortirent à cinq heures. » Quant à moi, j'aime bien la légèreté, l'invisibilité, il y a en moi une lutte

entre le travail formel et le désir d'en effacer les traces. Je suis celle qui a écrit : « The rules of the game inhibit him from functioning, he should throw away his useless racket, vault over the net, and force the cruel little gold cat to submit to his marble strenght. » Donc il y a ici quelque chose.

* * *

Quelques passages de ce texte ont été empruntés à Balzac, Renaud, Camus, Perreault, Proust, Rioux, Yourcenar, qui les ont probablement empruntés à d'autres.

les
the
uld
net,
his
se.

Flagrants poèmes

és à
ux,
és à

André Roy

LES HABITUDES ET LES FORMULES

en roue libre
je me remets ému comme un chat
au travail (ou au travail du désir,
petit mensonge je dois préciser) remets
les habitudes s'infiltrant de partout,
salive reconnaissant les points plaisants
au passage lève la mémoire il me cause dans
des formules d'amour : « Comment va ton cul
ce matin » me prennent dans leur électricité
salive défilant en bave, je faisais des
ronds :
turbulences cascades cent fois au lit

JEUX ET LIEUX

quand la nuit me projetait sur une autre plage
ombres fournies d'un film porno peut-être
(*poppers et fist-fucking*) tout à coup
ce manque d'air parce que nous nous sentions
légers, brusque assaut/couleurs crampes
à l'orée d'une p'tite mort me remuant
ni noir ni blond comme ni roux ni brun
bien qu'ils m'enroulent dans leurs jeux
peu familiers ou bien en certains lieux
nous parlions un dialecte certain « Je te gratte
la paume de la main » pour ceux qui savent lire
et advienne qu'il adviendra un jour

LA FAÇON DE NOMMER, LA FAÇON DE MARCHER

un : rien qu'avec vos yeux et je me sens délicieux
s'occuper de l'histoire de vérifier si je bande
la façon de nommer ce membre les caresses qui
s'en suivent et à plusieurs vous caressez

deux : cette marque à mon cou comme une lettre
vulgaire un signe bavard, la complicité : tu
regardes car tu scrutes mais si voluptueux

trois : on se parle : cercles silences

on note entre les dents entre les sens

nous devisons sur la meilleure façon de marcher

LE SAMEDI MATIN, UN AUTRE SAMEDI ENSUÉ ET SALE

tout ce samedi matin ensué
son prénom je l'ai oublié ce qui m'épuise
encore, chambre reconnue je me réveille dans
son intimité l'histoire de sa vie qu'il me précise
avec des trous avec des pertes de vitesse
ce qui cause ma curiosité, ma misère qui
dégoutte comme la pluie d'un autre samedi sale
parce que le désir a tombé subitement durant la
nuit

tout sentiment entendu et jugé je note
(pour le scénario d'un prochain film j'ai bien noté)

LA COLÈRE ET LA TRISTESSE

« Tu n'étais pas où je devais être »
point à la ligne il était cinq heures du soir
en finir au plus vite : je me fais des colères
je les obtiens facilement j'en suis encore tiède
va pour la vie jappant encore tout autour
quand les rendez-vous manqués
pour la cause je m'exerce à la patience
l'exagéré l'agacé si tant l'envie que
cigarette sur cigarette les mauvaises pensées
s'entassaient car l'exercice de la jalousie
alors je me laisse charger de tristesse
celle qui me rend beau

LES SOUVENIRS RAPIDES, LES AMOURS CONFORTABLES

instantanés ramassés mémoire nerveuse
rencontres d'avant prennent couleurs amères
mais n'empêchent pas les sentiments ni la ferveur
qui me conviendront bien tu parlais hâtivement
j'ai calculé ces positions difficiles
et les souvenirs arrivent si rapidement
(« Lequel te ferait le plus plaisir ? Dis ! dis ! »)
avec l'intérêt de replacer ton pénis dans une autre
direction, échos beaux/bougent les images
des amours confortables puis je retourne à mes
obsessions familières : « Dire que tu venais comme
un ange est d'une couleur indéfinissable ; je suis
inépuisable » c'est mémoire qui chauffe à plein ;

LES MONDES ET LES TEMPS

m'efforçant comme un doux à comprendre
les quelques mondes desquels continuer à jaser,
bien bousculés sur toi, je répèterais à mots lents
ta petite chair ses ouvertures ou bien
les brumes les chats, ces délicats frissons au pénis
et les temps ne seraient pas calculés pour nous
ni le régime du bon plaisir de mon chéri
nous trébuchions en autant que le paysage
dont je déchiffrais les restes et la nudité
serait ta jeunesse encore bruyante comme
si c'était toujours le dernier geste

LOVE EXPRESS, EXPRESSWAY TO LOVE

si et ça il avait été plus qu'une affaire de peau
ces jeux abandonnés à l'intelligence, aux
habitudes je craque, quand tu avais passé
dans l'histoire de mon lit : la vélocité
de celui que la vélocité de ce rêve ;
mettons que machinalement tu m'avais pourvu
de quelque douceur, dans les intérêts de l'énergie
je me reprends comme un désespéré coureur ;
love express, expressway to love, un air
mais je souhaite que tu ne vieillisses pas d'un poil
mais je viens de perdre un nombre effroyable
de calories

SAMEDI PROPRE, SAMEDI GÉNÉRAL

comme si c'était un événement c'est convenu
je m'occupe du jour des petits trous du samedi
où tu t'exerces à la notion d'amour (*motion moves*)
avec la sollicitude de la musique
capricieux à bander capiteux à venir même dans
l'oisiveté tu travailles d'une façon si méticuleuse
tu échangeras tes sueurs contre les miennes ;
temps propre du samedi, situation disponible car
à deux fonctionne en diable (bonne journée pour
un shampoing)
la nicotine s'agglutine et la conversation s'écaille
autour et dans des remarques générales

DES FAÇONS, DES SUJETS

abrillé désabrillé souvent avec cette précaution
dans l'audace même « Et puis t'es d'un charme
crasse »

je veux dire ce qui se dégage, ce léger des façons
d'aimer, l'organisation de l'espoir autour et saisir
tout son nécessaire pour la tendresse mais
le manège de tes jambes que suggère-t-il d'autre ?
ou je prends conseil alors à ces choses trop
connues avec des artifices, ou je revois tout ?
nous nous supportons avec parfois nos blessures
des fois avec nos secrets glorieux ou encombrants
je te regarde et j'accumule tes matières, des sujets
pour mes prochains soucis, les prochaines nuits

1978

essai



Préalable (a-)théorique à la production d'un texte de fiction

Denis Aubin

*« . . . on s'en moque de critiquer, puisque
c'est se maintenir dans le champ de la
chose critiquée et dans la relation dogma-
tique, voir paranoïaque du savoir. »
(Lyotard, J.F., Economie libidinale,
éd. Minuit, 1974, Paris, p. 117).*

La critique suppose un examen de la valeur de l'objet. Or, nous assistons aujourd'hui à une révolution de l'économie classique de la valeur dont les dimensions structurale et fonctionnelle sont désarticulées.

« . . . la valeur référentielle est anéantie au profit du seul jeu structural de la valeur. » (Baudrillard, Jean, **L'échange symbolique et la mort**, Gallimard, N.R.F., Paris, 1976, p. 18).

L'émancipation du signe provoque une simulation de l'échange dans la mesure où la relation du terme à ce qu'il désigne est interrompue. Seul le rapport des termes entre eux persiste. Nous vivons à l'ère de la simulation, ouverte par la commutabilité de tous les signes et de leur indétermination quant à leur contenu. Tout devient indécidable, caractéristique de la neutralisation et de l'indifférence provoquées par la domination exclusive de la loi structurale de la valeur. Le seul axiome du *Kapital* demeure la valeur d'échange. Les objets ne sont plus marqués d'un signe.

« . . . il n'y a plus, à proprement parler, de signes puisqu'il n'y a plus de code, plus de renvoi à l'origine, à une « pratique », à une référence, à une supposée nature ou surréalité ou réalité, extra-dispositif ou grand Autre — il n'y a plus qu'une petite étiquette de prix, index de l'échangeabilité . . . » (Lyotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, Paris, 1973, p. 32).

C'est la fin simultanée de la dialectique signifiant/signifié qui permettait l'accumulation du savoir et du sens et de la dialectique valeur d'échange/valeur d'usage qui rendait possible l'accumulation et la production sociale.

La production est morte.
Vive la reproduction.

La fin de la production coïncide avec le règne de l'économie politique. La loi naturelle de la valeur qui supposait la déduction par voie de grâce divine ou la gratification par une nature environnante inépuisable est remplacée, généalogiquement, par la loi marchande de la valeur, correspondant à l'ère de la production industrielle. Aujourd'hui, la période post-industrielle coïncide avec le passage de la loi marchande à la loi structurale de la valeur. La forme sociale « production » se volatilise. Le Kapital, comme mode de domination, n'est plus lié à une forme déterminée de la valeur mais à sa loi. Il est et se reproduit lui-même comme forme de rapport social. Le travail devient signe parmi tant d'autres, commutable, selon une équivalence totale des signes. Il n'est plus praxis historique singulière mais ensemble d'opérations signalétiques, reproductif de l'assignation au travail comme habitus général. Sa reproduction devient réflexe, principe de réalité structural. Signe vide, il apparaît comme modèle de simulation sociale, structure d'accueil totale. Par une métamorphose extensive à toute la société, l'environnement général devient Usine.

« Il y aura toujours des usines pour cacher que le travail est mort, que la production est morte,

ou bien qu'elle est partout et nulle part. »
(Baudrillard, Jean, **L'échange symbolique et la mort**, NRF, 1976, p. 36).

Notre société est générée par des modèles. Finie la contrefaçon d'original propre à la Renaissance. Finie la production sérielle pure de l'ère industrielle. Les objets sont maintenant conçus en fonction de leur reproductibilité même. Plus que des modèles d'où procèdent toutes choses.

Vive la simulation.

Tout devient simulacre opérationnel. Les codes génétique, cybernétique, l'ordre aléatoire des mutations, le principe d'incertitude succèdent à la science objective, à la vision dialectique de l'histoire. Les vieilles armes du matérialisme historique ne peuvent rien contre la dispersion programmée, l'indétermination qui les récupèrent, les manipulent et les recyclent.

L'indétermination de l'économique, comme le reste, élimine maintenant la possibilité de le concevoir comme instance de détermination historique. Produire n'a plus de sens, plus de finalité. L'économie politique devient simulacre référentiel. La croyance en un corps social et en sa préexistence, donc en une référence assignable, s'affirme comme naïveté sociologique.

Nous refusons d'admettre l'existence d'une réalité historique à partir de laquelle on puisse mesurer la déformation que lui fait subir le récit.

« . . . la société n'est pas une totalité unifiée, mais des déplacements et des métamorphoses

d'énergie . . . » (Lyotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, 1973, pp. 29-30).

Il n'y a pas, dans le supposé grand ordre social de disjonction entre la répétition aveugle et son rabattement sur la surface du socius, de structure dialectique ou même sémiotique. Il n'y a que des dispositifs de canalisation et de transformation d'énergie.

« Il n'y a nulle par un ordre économique premier suivi d'effets idéologiques, culturels, juridiques, religieux, familiaux, etc. Il y a partout dispositif de capture et d'écoulement de l'énergie libidinale. » (ibid., p. 31).

Nous refusons donc de considérer le langage sous l'angle de la représentation pour le percevoir comme intensité. Ni la théorie classique de la représentation, ni le modèle marxiste ne peuvent rendre compte du texte.

« En somme, en se contentant du modèle marxiste ou marxisant de la production pour paradigme de la narration, on se voue d'emblée à méconnaître les forces pulsionnelles qui sont en jeu partout, aussi bien dans l'industrie des choses que dans celle des mots, on ferme les yeux sur la fonction jouissive remplie par les dispositions d'instrumentation tant matérielle que langagière. À la place du corps libidinal, on installe comme objet du discours critique un corps organique déjà refermé sur lui-même comme un volume théâtral, on maintient donc la polarisation de l'activité à saisir, ici celle de la narration, sur l'axe de l'extérieur/intérieur. » (Lyotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, 1973, pp. 182-183).

Ce qui nous intéresse n'a cependant rien à voir non plus avec la psychanalyse. Nous ne cherchons pas davantage à retracer la configuration archétypale d'un imaginaire qu'à rétablir les rapports de conjonction/disjonction du texte et du social. Nous ne nous préoccupons pas d'associations libres susceptibles de nous dévoiler quelque souvenir refoulé. Nous ne voulons certes pas interpréter, déterminer que le ceci de la ligne n' de tel paragraphe veut dire ou ne pas dire cela. Nous cherchons encore moins une structure avec de belles oppositions formelles et du signifiant dodu.

L'analyse du signifiant n'est pas plus pertinente que celle du signifié. Nous nous inscrivons autant contre l'interprétation que contre la signifiante. Philosophie de l'aliénation et psychanalyse du signifiant sont toutes deux rejets de la théologie nihiliste. Le texte doit être délivré de la relation transférentielle. Il ne doit pas être examiné comme message, comme valant pour. Le lieu du psychanalytique est celui du non-lieu relatif du discours logique au sens où celui-ci a pour fonction de taire et que le taire revient constamment subvertir le discours. Or, nous affirmons que le texte n'a pas valeur de substitution.

« . . . il n'y a pas de sens caché, latent, rien de refoulé, rien derrière, rien pour la psychanalyse. C'est à ce prix que tous les sens sont possibles. » (Baudrillard, Jean, **L'échange symbolique et la mort**, NRF, 1976, p. 328).

La philosophie nihiliste de la psychanalyse suppose le différer et, dans ce différer, introduit la notion du manque glissé. Freud et Lacan s'en-

tendent sur l'image d'un grand Signifiant absent à jamais image d'un grand zéro castrateur qui tient disjoints les termes, substitués les uns des autres. La psychanalyse se laisse accaparer par le problème de la substitution oedipienne parce qu'elle vit elle-même de la valeur marchande de la névrose dont elle tire sa plus-value. Or,

« . . . il n'y a pas de Dieu, de Signifiant comme principe d'unification, de composition. » (Lyotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, p. 301).

C'est d'ailleurs sur ce manque généralisé que se construit le grand Signifiant absent, mais supposé principe de toute existence et de toute signification, là même où se rejoignent linguistique, psychanalyse et socio-histoire, toutes victimes de leurs séparations propres : sa/se ; conscient/inconscient ; procès dialectique. Ni leur synthèse, ni leur contamination ne peuvent les rendre généralisables comme schèmes d'analyse.

« La psychanalyse est causaliste, elle est réductrice, elle ne prend pas l'imagination comme puissance première, comme primitivité, mais seulement comme substitut à une effectuation réelle, elle use d'un symbolisme étroit, sommaire, à moitié conceptuel, elle est pessimiste (le sur-moi freudien est un bourreau), elle ne prend en considération que les rapports sociaux pour la formation des images, elle ignore le travail contre la matière, elle est bourgeoise, elle méconnaît la spécificité de l'oeuvre littéraire . . . L'interprétation de Freud n'est nulle part à la mesure de la liberté exubérante et de l'énergie onirique. » (ibid., pp. 172-173).

À l'instar de la psychanalyse, la chose, pour le sémioticien, devient substitut : elle remplace l'information pour le destinataire. Ce dont parle la sémiologie peut être toujours traité en signe. Ce signe, à son tour, est pensé dans le réseau des concepts de la théorie de la communication. Il est, suivant Pierce, « ce qui remplace quelque chose pour quelqu'un ». La chose est posée comme message, support nanti d'une séquence d'éléments codés, devant être décodée par le destinataire pour retrouver l'information que le destinataire lui transmet. Elle se substitue selon la métonymie interminable de l'échange saussurien. Ainsi, le signe ne remplace pas la signification puisqu'elle-même n'est faite que de signes. Les renvois n'en finissent plus. La signification reste différée, le sens, jamais présent.

« Ce n'est pas seulement le matériau qui est commué en terme-signe, mais la « chose » que le signe remplace pour quelqu'un est elle-même un autre signe, et il n'y a plus de signes . . . le rapport est donc un report à l'infini, et ainsi s'instaure la récurrence comme trait fondamental du système, la réitération du report signifiant garantissant qu'on n'aura jamais la présence même . . . » (Lyotard, J.F., **Économie libidinale**, Minuit, 1974, p. 59).

De ce report incessant se nourrit la recherche sémiotique, recherche aliénante du substitut sans cesse substitué, dans le labyrinthe piégé d'une signification absente à jamais. Recherche de la recherche dont on soulignera jamais assez la vacuité, l'impuissance à rejoindre la frontière dont l'existence, du reste, n'est pas prouvée puisque toujours

manquante, « jeu de la dé-présence qu'est le jeu même du nihilisme sémiotique ». (Lyotard, J.F., **Économie libidinale**, Minit, 1974, p. 61).

« Ainsi le philosophe qui enseigne la perte du sens et son caractère différé, est le pasteur de la théologie néo-nihiliste, le prêtre de la religion de la marchandise. » (Lyotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, 1973, p. 310).

La théologie sémiotique, encore possible à l'ère de l'économie précapitaliste de production raccordée à une position originelle, à une valeur d'usage, devient inopérante de par l'échangeabilité généralisée à tous les niveaux. L'activité économique de croissance n'a plus aucun ancrage dans une origine. Il n'y a plus ni parole première, ni accumulation primitive. La simulation substitue le redoublement aux notions de cause/effet, d'origine/fin. Tout est échangeable et réversiblement, sous la seule loi structurale de l'équivalence générale, d'où l'impertinence d'une approche des signes.

« Car maintenant il n'y a plus cette parole première, absolument initiale par quoi se trouvait fondé et limité le mouvement infini du discours ; désormais le langage va croître sans départ, sans terme et sans promesse. C'est le parcours de cet espace vain et fondamental qui trace de jour en jour le texte de la littérature. » (Foucault, Michel, **Les mots et les choses**, Gallimard, Paris, 1966, p. 59).

La linguistique continue d'assigner au texte l'arbitraire du signe, la loi de l'équivalence, la distinction sa/se, la fonction de représentation. Son arbitraire

traire fondamental constitue l'imposition du signe comme valeur, dans la présupposition de deux instances et de leur équivalence devant la loi, le signe/valeur comme émanant d'une réalité qui n'est autre que son imaginaire. Elle vit de sa coupure constante, de sa rationalité dialectique, effort vain de totalisation qui ne peut désormais que la pousser vers l'éclatement.

Le savoir raisonné/raisonnable ignore l'immédiateté du langage, le réduit à sa dimension de signe. Il a pour objet la régulation des déplacements, la Loi.

« Dans ce langage, celui de l'échange mercantile, et ajoutons : celui du concept, qui est aussi l'échange de la marchandise information, toute passion paraît délire, incongruité, l'immédiateté de la demande (prière, supplice) semble être une obscénité. » (Lyotard, J.F., **Économie libidinale**, Minuit, 1974, p. 156).

Ainsi, l'affect fait défaut au langage de valeur des choses. La sémiologie évacue la fondamentale question du désir et de sa modalité propre dans la constitution des signes. Elle ignore, comme toute autre recherche scientifique, le désir qui s'accomplit en elle. Oreille sourde, elle entend les données comme des messages et s'embourbe dans des figures géométriques de construction du code, tentant de déchiffrer la création dans ses détails.

« . . . continuer à rester dans la pensée sémiotique, c'est demeurer dans la mélancolie religieuse et subordonner toute émotion intense à un manque et toute force à une finitude. » (Lyotard, J.F., **Économie libidinale**, Minuit, 1974, p. 64).

De là, toute pratique non-scientifique courante, telle le repérage des passages d'affects, des intensités libidinales du texte, est révolutionnaire dans la mesure où elle ne tente pas de disséquer et disjointre un infra- d'un supra-, une théorie d'une pratique, un signifiant de son signifié, une âme de son corps, etc.

« Au fond, n'importe qui en sait toujours plus long que Descartes, que Saussure, que Marx, que Freud. » (Baudrillard, Jean, **L'échange symbolique et la mort**, NRF, 1976, p. 321).

Après tout, psychanalyse, socio-histoire et sémiologie « ne sont que des champs critiques. » (ibid., p. 343).

Il faut détruire les bastions de la rationalité économique, comme ceux de la sémiologie, en prenant bien garde de ne pas remplacer la théorie vaincue par une autre théorie, nouvelle et améliorée. Il faut vaincre la Théorie une fois pour toute et se méfier de « nouvelles » visions du monde, telle le mythe de l'échange symbolique de Baudrillard, de nouvelles conceptions du texte qui nous canalisent sagement vers un autre système, hypothèse trop chère à la prétention scientifique pour être encouragée.

« Donc, renoncer à critiquer et à consoler. » (Lyotard, J.F., **Économie libidinale**, Minuit, 1974, p. 146).

Envers et contre toute théorie régnante ou à venir, nous nous réclamons des anarchistes de la critique littéraire et affirmons le texte comme dépense d'énergie improductive qui ne vaille que par les états d'excitation qu'il procure dans l'immédiateté de la

lecture. Nous voulons entendre l'amour, la folie, la haine, l'angoisse, la féminité, l'orgasme, la peur, le sourire, la joie, le plaisir . . .

Le libidinal n'a rien à foutre de la constitution, jamais atteinte, du sens, de la « polysémie exquise », de la « déconstruction sucrée » des psycho-sémioticiens. Nous ne nions pas l'insertion du signe dans un réseau de renvois métonymiques sans trêve à la recherche désespérée de la signification, nous jugeons son examen anachronique et futile. Nous essayons plutôt de sentir, en- et par-delà le mouvement d'inscription, « les singularités irrépétables des passages d'affects ». (ibid., p. 29).

Indépendamment de toute valeur de conversion des signes, tout objet est indiscernablement, et surtout pas dialectiquement, une charge d'intensité libidinale qui s'inscrit, comme instantané éphémère de force, sur la surface du corps libidinal.

« Ce corps n'a pas de limites, il ne s'arrête pas à une surface ou frontière (la peau) qui dissocierait un extérieur et un intérieur. (. . .) La chose libidinale est une sorte de bande à une seule face infinie (de Moebius) et en même temps une sorte de labyrinthe, surface couverte de coins et de recoins, d'embranchements indécidables pour des milliards de parcours, sur laquelle courent des potentiels d'intensité. » (Lyotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, 1973, pp. 187-188).

La libido n'investit pas sous la condition du manque et de l'appropriation. Elle opère sans condition. L'énergie libidinale se métamorphose

en de l'énergie langagière sous forme de dispositifs, d'agencements qui permettent le branchement de la libido sur la surface d'inscription,

« . . . qui, à leur tour, vont se transformer en affects, en émotions, en inscriptions corporelles ; les gens vont se mettre à rêver en entendant votre récit ; ou bien, en guerres, en révoltes, en gloses sémiotiques ou « économiques », c'est-à-dire que cette énergie, qui repose là, va déclencher des effets, elle va être métamorphosée en « effets ». » (ibid., p. 250).

Peu importe que l'événement « comme tension instantanée et illocalisable dans un espace-temps libidinal n' d'imensionnel » (Lyotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, 1973, p. 186) obéisse à des règles, qu'on sache ou non ce qui le cause, puisque les intensités libidinales sont sans communication, sans message, que le désir ne renvoie qu'à lui-même.

« . . . écrire non pour exprimer ou représenter (sinon c'est la chaîne de la superstition, des « causes », la « littérature » au sens névrotique, c'est-à-dire qui prétend toujours se référer à un monde réel ou imaginaire extérieur à elle, à une vérité qui la doublerait, à un sens qui la précéderait) » (Sollers, Philippe, **Logiques**, Paris, Seuil, 1968, p. 96).

Que sont les lois par rapport au plaisir instantané et éphémère qui se dégage de la lecture. Le pouvoir de l'écriture ne tient d'aucune façon à sa fonction de renvoi, pas plus qu'à son statut de sa/se, mais à sa force de libido commutable. Là réside l'intérêt majeur du texte comme surface

d'inscription, comme production (au sens de métamorphose d'énergie) d'affects.

« La jouissance, c'est l'hémorragie de la valeur, la désagrégation du code, du logos répressif. » (Baudrillard, Jean, **L'échange symbolique et la mort**, NRF, 1976, p. 330).

Dans cette perspective, les intensités jouissives dont nous parlons ne sont les substituts de rien. Elles sont éphémères et sans mémoire. Donc, inutile de chercher à les analyser, d'en faire la critique, de se maintenir dans le théorique. Il est plus que temps d'encourager la divagation des flux libidinaux sur la surface du langage. Il s'agit en quelque sorte d'oublier le style, la signification pour se concentrer sur l'énergétique. En ce cas, l'important ne sera pas que le texte soit bien composé, même s'il doit l'être, mais que circule la tension.

« Que la structure soit seulement ce qui couvre l'affect, au sens où elle lui sert de couverture ; qu'elle soit son secret et presque sa dissimulation. » (Lyotard, J.F., **Économie libidinale**, Minuit, 1974, p. 67).

Ne croyons pas cependant qu'on puisse avoir quelque intérêt pour une politique des passions spontanées, ni pour un vulgaire romantisme.

« Nous (économistes libidinaux) travaillons à un raffinement de la dissimulation, la structure est stupide et le pathos stérile. » (ibid., p. 100).

Ainsi, notre travail consistera à créer un texte de fiction assorti d'un commentaire sans prétention aucune dont la fonction sera de montrer du doigt

des exemples de charges d'affects qui circulent dans le discours. Il ne s'agira pas nécessairement de faire une création-limite mais de considérer le texte sous l'angle de la production d'affects, de tenir un discours producteur d'intensités, de laisser parler l'Éros. Notre commentaire ne relèvera d'aucune théorie régnante et ne proposera le suivi d'aucune méthodologie, d'aucune grille analytique. Comme discours d'accompagnement, il proposera des points d'où l'on pourrait mieux entendre ce que seule dégagera vraiment la lecture. Il pourra également, à l'occasion, se combiner au texte de fiction comme réitération de l'événement tenseur, du passage intense. Nos énoncés seront déployés sans trop d'explications, faisant fi des exposés arides, des tergiversations interminables et stériles de quelque théorie élaborée.

Abandon de la phallocratie scientifique.

Abolition de la loi de la valeur.

Déni de l'ordre.

Suppression de la Loi.

Bibliographie sommaire

Baudrillard, Jean, **L'échange symbolique et la mort**,
N.R.F., Gallimard, Paris, 1976.

Liotard, J.F., **Des dispositifs pulsionnels**, 10/18, Paris,
1973.

- Lyotard, J.F., **Économie libidinale**, éd. Minuit, Paris, 1974.
- Lyotard, J.F., **Sur la force des faibles**, extrait photocopié
d'un ouvrage en préparation, Paris, 1977.
- Foucault, Michel, **Les mots et les choses**, Gallimard, Paris,
1966.
- Foucault, Michel, **Surveiller et punir**, N.R.F., Paris.
- Sollers, Philippe, **Logiques**, Paris, Seuil, 1968.
- Sollers, Philippe, **L'expérience des limites**, Paris.
- Barthes, Roland, **Le plaisir du texte**, Seuil, Paris, 1974.
- Bataille, Georges, **L'érotisme**, éd. Minuit, Paris, 1957.
- Deleuze, Gilles, **Présentation de Sacher-Masoch**, 10/18,
Paris, 1971.
- Deleuze, G., Guattari, F., **Kafka**, éd. Minuit, Paris.
- Freud, Sigmund, **Le mot d'esprit et ses rapports avec
l'inconscient**, 10/18, Paris.
- Marcuse, Herbert, **Éros et civilisation**, éd. Minuit., Paris.
- Klossowski, Pierre, **Le philosophe scélérat**, Paris, Seuil,
1967.
- Klossowski, Pierre, **Sade mon prochain**, Paris, Seuil, 1967.
- Blanchot, Maurice, **L'entretien infini**, Paris, Gallimard,
1969.
- Artaud, Antonin, **Le théâtre et son double**, 10/18, Paris.
- Sade, D.A.F., **Français encore un effort in La philosophie
dans le boudoir**, 10/18, Paris.

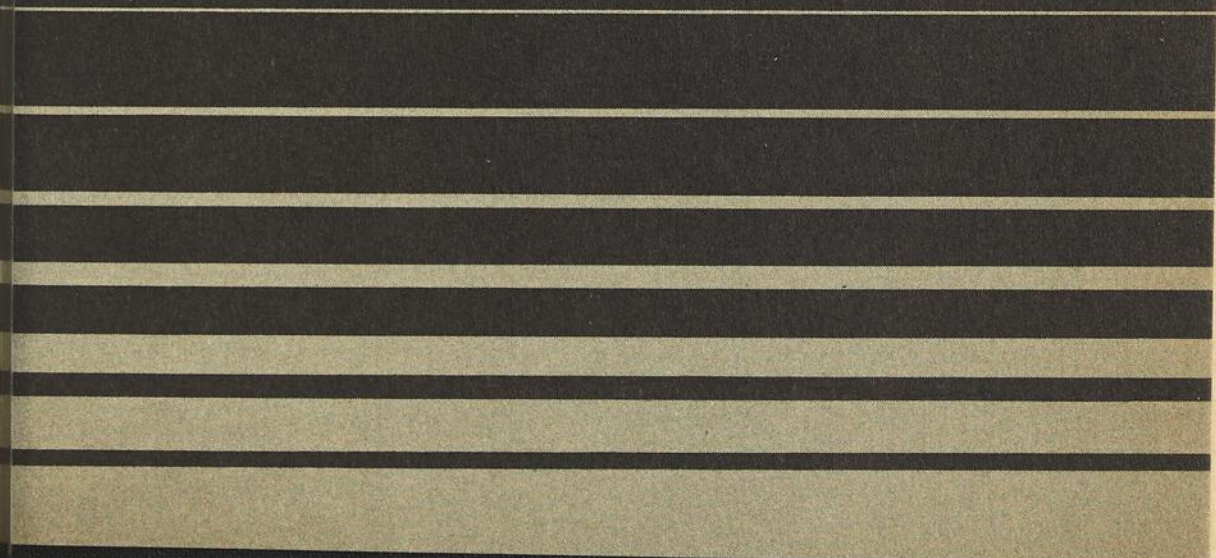
intervention

74.
iè
7.
ris,

8.

7.

e



Du passé méconnu
à une thèse trop connue

Marc Chabot

Ce texte ne constitue pas une réponse à l'article de Marcelle Brisson¹. Il s'agit tout au plus d'un prolongement ou d'une ouverture. La thèse qui veut que nos philosophes québécois produisent peu n'est pas nouvelle. On la retrouve tout au long de notre histoire philosophique. Ceux qui ont pratiqué la philosophie avant 1960 au Québec, contrairement à ce qu'on peut penser, se plaignaient aussi de cette non-productivité.

« Depuis cent ans de défrichement philosophique, nous n'avons, hélas, rien édifié² ».

« Nous avons fait beaucoup de philosophie (. . .) nous voudrions désormais faire des philosophes³ ».

« Nous manquons de cette activité qui est le corrolaire de la vie : la production⁴ ».

Mon intention n'est pas de me porter à la défense des philosophes thomistes. Ce système de pensée a été tellement dogmatique que nous ne pouvons que nous réjouir de sa disparition. La question est d'un autre ordre. Je pense qu'il n'est pas possible, comme le laissait sous-entendre Marcelle Brisson, d'expliquer notre non-productivité uniquement par l'histoire.

L'histoire n'explique pas tout.* Si nos philosophes se sont répétés si souvent, c'est peut-être qu'ils n'ont pas considéré les articles de leurs confrères comme des interventions significatives. Pire, qu'ils en ont tout simplement ignoré l'existence. C'est avec une régularité effarante que le constat d'improductivité nous parvient. Chaque génération s'empresse d'affirmer qu'avant il n'y avait rien, que tout reste à faire et qu'il faut sans délai philosopher. Leitmotiv inutile parce que sans conséquence. Un air méconnu dont on cherche sans cesse les premières notes dans nos têtes. En 1965, ce sera le tour de Jacques Brault, qui affirmera :

« Il s'agit pour nous qui faisons profession de philosophe, de consentir effectivement à la philosophie⁵. »

Puis, suivra en 1972, Jean-Paul Brodeur :

« Pour s'insérer, il faut d'abord exister. Or la philosophie québécoise n'est pas, il lui faut donc advenir. C'est là une première tâche qui commande toutes les autres⁶. »

Le texte de Marcelle Brisson s'inscrit dans cette tradition. Le message est le même et il reprend presque les mêmes termes et les mêmes argumentations : nous sommes peut-être trop jeunes ou encore nous attendons notre Hegel ou notre Marx. La philosophie n'est pas encore et il faut s'expliquer pourquoi. Nos philosophes sont

* Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'explique rien. Mais nous ne pouvons pas faire reposer une démonstration uniquement sur l'interprétation des événements.

silencieux et ce silence est inquiétant, lourd de conséquences pour un peuple qui cherche encore sa voie.

Ce qui m'inquiète, ce n'est pas tant cette non-productivité de nos philosophes mais cette insistance du message. J'en viens à me poser les questions suivantes : est-ce que nous nous lisons ? est-ce que nous avons le souci d'établir une continuité autre que ce pauvre message de non-productivité ? Il faut qu'une culture soit dans un état lamentable pour qu'un tel phénomène se produise. L'histoire nous apprend finalement que nous avons su bien dire ce que nous n'avons pas dit ; que nous produisons beaucoup mais pour affirmer notre non-productivité. Les mots d'ordre n'y changent rien. Ils ne suffisent pas. Les philosophes se plaignent toujours de l'inactivité de la philosophie et nos philosophes cherchent depuis longtemps dans leur histoire les signes de ce vide.

Pendant combien de temps encore allons-nous afficher notre impuissance à être ? Pendant combien de temps encore allons-nous accuser le passé ? On le voit bien, tout dépend du point de vue où l'on se place pour regarder l'histoire. Bref, cette improductivité de nos philosophes s'explique non pas par l'histoire mais procède d'une méconnaissance de cette histoire.

Ces discours sur la non-productivité des philosophes québécois ont un point en commun : le ton moralisateur. Terrain privilégié du penseur, lieu de reconnaissance par excellence. Prescrire, dicter, commander, haranguer l'impuissance. Devant l'impossibilité de réfléchir sur notre condi-

tion, les penseurs québécois ont construit un méta-discours de l'impossible, une méta-éthique de l'impuissance. Quand on n'est pas en position de faire la morale aux autres, on se la fait à soi-même. Peu important alors les résultats, il est des urgences qui ne pressent pas. Nous ne produisons pas une pensée, mais nous cherchons à savoir pourquoi et nous signalons pourquoi cette production n'est pas. Toutes les raisons sont valables : l'histoire, le temps, l'urgence politique, les priorités culturelles . . .

Je pense que nous devons mettre la hache dans ce type de discours moralisateur parce qu'il est devenu inutile. Briser ce discours pour qu'il n'ait plus de sens ni de place ; c'est-à-dire l'analyser au lieu de le répéter. Ne plus penser aux raisons de cette improductivité mais écrire sur ce discours qui à chaque dix ans avoue son impuissance. Il y a des délectations morbides. Nous nous sommes tellement convaincus de cette non-productivité du philosophe québécois qu'il nous est maintenant impossible d'attacher de l'importance aux oeuvres qui continuent quand même de s'écrire. Chose certaine la morale n'y changera rien. Ce n'est certes pas en réclamant tous les dix ans un génie que nous lui verrons le bout du nez. Le temps et l'énergie que nous dépensons à écrire notre impuissance, c'est du temps et de l'énergie perdus. Je sais que nous publions maintenant assez de philosophie au Québec pour que l'écriture dépasse le temps de lecture à y consacrer.

Je pense que nous sommes à reproduire l'erreur fondamentale commise par la littérature.

Pendant des décennies nous avons cherché des écrivains québécois en attendant que surgisse du peuple un Victor Hugo, un Verlaine ou un Rimbaud. Les critiques attendaient le grand moment, l'instant précieux de la naissance d'un écrivain à nous, que nous vénérerions enfin. Le silence de nos écrivains n'existait pas, des livres, des romans, des essais sortaient bon an mal an. C'est le silence des critiques qui provoquait une méconnaissance de notre littérature. Elle était là mais nous ne savions pas la lire. Maintenant elles sont rares les personnes qui soutiennent que nous n'avons pas de littérature. Cette reconnaissance n'est pas nécessairement le fruit d'un mûrissement de nos écrivains, mais la fin d'une illusion sur ce que doit ou devrait être la littérature.

Une philosophie n'existe pas lorsqu'on n'en parle pas. Ce n'est pas le silence de nos philosophes qui m'inquiète, c'est l'ignorance de cette production annuelle. Qu'est-ce qui fait que la majorité des oeuvres philosophiques québécoises passent inaperçues ? N'est-ce pas que nos philosophes n'en connaissent pas l'existence ni même l'importance ? La littérature québécoise a cessé d'être inexistante à partir du moment où nous avons su donner à cette littérature la dimension qu'elle avait. Je pense qu'il en sera de même pour la philosophie.

Ce n'est pas parce que nous n'avons pas d'histoire philosophique que nous n'avons pas de livres sur cette question. C'est que nous avons méprisé cette histoire en véhiculant le préjugé affreux qu'avant 1960 il n'y a rien de significatif en

philosophie au Québec.

L'ignorance de notre histoire philosophique fait en sorte que nous répétons sans cesse que nous n'avons pas de penseurs. Or, une recherche quelque peu sommaire nous apprend que les philosophes (sans pour autant écrire des thèses éternelles) ont continuellement participé aux débats politiques, culturels et économiques de notre société. On peut évidemment montrer que cette participation était naïve, dogmatique ou idéologique. Mais cette attitude est très différente de celle qui vient nous dire qu'il n'y avait rien. Il est certain que ce que nous avons été est contestable et même à dénoncer. Le rôle joué par le philosophe dans nos universités entre 1900 et 1950 nous permet toutefois de voir et de comprendre une situation qui a même des répercussions aujourd'hui.

Les philosophes ont trop souvent la tentation de faire le vide autour d'eux et d'affirmer tout de go qu'avant eux c'est le vide total. Que la « vraie » philosophie commence avec eux. Cette façon de fonctionner, de faire le vide autour de soi, produit des résultats dans certains cas. Mais si elle procède de l'ignorance il y a des risques.

Ce que je voulais surtout souligner dans cette courte intervention, c'est que l'article de Marcelle Brisson ne nous éclaire en rien sur le sujet ; qu'il ne suffit pas d'affirmer que nos philosophes ou penseurs n'ont rien fait et que notre interrogation devrait davantage porter sur ce discours de l'impuissance. Prétendre que notre avenir collectif dépend de l'intervention philosophique c'est rêver du temps où le philosophe d'ici

occupait justement toute la place. Cette place, il n'a pas su la conserver. Philosopher ce n'est pas simplement se penser soi-même en tant que philosophe, c'est aussi inscrire une pensée dans le milieu. Le philosophe n'a pas su le faire jusqu'à maintenant.

La révolution tranquille a été importante, mais elle nous empêche maintenant (elle aura bientôt vingt ans il ne faut pas l'oublier) de lire et d'interpréter ce qui l'a préparée. Un peu comme si elle voulait nous cacher quelque chose sur son origine. Les artisans de cette époque n'ont tout de même pas tout reconstruit. Ce n'est pas ainsi que naît une société. Une génération peut par contre refuser ce qui la précède. Je comprends que les plus de trente ans ont énormément souffert du dogmatisme qui écrasait tout sur son passage. Mais le passé ne s'efface pas aussi facilement et il arrive qu'une re-lecture s'impose. C'est uniquement en ce sens que l'histoire vaut d'être.

-
1. « L'écriture réflexive au Québec », in **La nouvelle barre du jour**, no 60, novembre 1977, pp. 53-63.
 2. Rolin, Étienne, « Le rôle des universités », in **Action Nationale**, février 1934, page 110.
 3. Lemay, Edmour, « La philosophie à l'université », in **Culture**, vol 3, no 3, septembre 1942, page 4.
 4. Bastien, Hermas, **L'enseignement de la philosophie**, éd. Albert Lévesque, Montréal, 1936, page 69.
 5. Brault, Jacques, « Pour une philosophie québécoise », **Parti-pris**, 2,7, mars 1965, pp. 9 à 16.
 6. Brodeur, Jean-Paul, « Quelques notes critiques sur la philosophie québécoise », in **La philosophie et les savoirs**, éd. Bellarmin, coll. L'Univers de la philosophie, no 4, Montréal, page 240.

commentaires



LA FÉMINITÉ EN QUESTION !

Hugues Corriveau

Gilbert Lascault, auteur d'une étude sur le **Monstre dans l'art occidental**, vient de faire paraître, dans la collection 10 / 18, un inédit concernant la représentation de la femme dans l'art. C'est un événement d'abord par la qualité de l'écrivain, mais aussi par le risque énorme d'offrir aujourd'hui un discours d'homme au sujet de la femme. C'est à ce point risqué que Mikel Dufrenne, en signant la préface, trouve important de préciser « que ce livre est écrit par un homme et que, par honnêteté, il se refuse à proposer une stratégie aux femmes en lutte ; il combat pour elles, il ne peut dire leur combat : à elles de le dire, dans leurs propres termes » (p. 5). Il ne nous paraît pas inutile d'insister ici sur la justesse de cette précision, car Lascault gagne ce pari de dire ce qui lui semble sans pour autant prétendre

parler pour la femme, en son nom ou avec sa procuration.

Et que lui en semble, justement, de cette représentation de la femme dans l'art ? Pour lui, elle inscrit, ici comme ailleurs, une féminité utilisée ou déformée. L'art (sauf de très rares exceptions comme chez Ingres ou Max Ernst) perpétue en son domaine les faussetés, les légendes ou les horreurs que philosophes, écrivains ou sociologues étroits d'esprit ont véhiculées et véhiculent encore au sujet de la femme. C'est un réquisitoire que ce « vocabulaire ». C'est une mise à nu(e), non pas de la femme, mais des artistes eux-mêmes, de la société où ils produisent et des oeuvres où s'est incarné « l'étrange fantasme de phallocrate débile » (p. 192) qui s'y donne libre expression.

Nous nous trouvons, en ouvrant ce livre, en présence d'un objet marginal, de la « parodie d'un dictionnaire », qu'il

est possible de construire ou de déconstruire à loisir, justement par plaisir, afin de susciter l'inévitable résurgence d'une image, d'un tableau ou d'un livre autre, autrement dit, autrefois lu ou vu et qui remonte en nous. Bousculé, l'ordre même du volume nous convie au débordement, retour en marge où se déploient figures et défigures des femmes contemplées ou admirées ici, méprises et surprises là dans un geste, une posture, une fixité néfaste où elle s'incruste dans l'ordre d'un tableau, ou d'un roman ou d'un travail. Découvertes et étonnements se renouvellent, page après page, puisque les instantanés que nous proposent Lascault sont des points de départ aussi bien que de convergence qui débalent le paquet, désemboîtent, font surgir la constante répression d'une figure victime. Tableau lui-même, le livre se touche et s'ajuste. Il n'est pas possible d'en cerner les limites puisque l'arbitraire y est total, seule maîtrise du

corpus qui se déploie en des impressions qui auraient pu être infinies. Lascault nous en prévient : « Mais, lorsque le livre que vous lisez actuellement multiplie les visions de la femme, s'égare en fragments, il constitue lui-même une mise en pièces de la féminité. Il éparpille la féminité. Il la disperse. Des vengeances se préparent peut-être contre celui qui tente de l'écrire » (p. 125). Peut-être, mais qu'importe ? À quoi bon justifier ? Le dérangement est ici déjà une libération du cadre. À nous d'ajouter les fragments, de percevoir en nous-mêmes cette totalité féminine qu'il semble un désastre de morceler. Si le détail nous faisait imaginer, figurer celle qui est en sa féminité le sujet premier, s'il nous incitait à la trouver vivante plutôt que dans la fixité intangible d'une représentation, si l'imaginaire était ailleurs, cela aurait-il d'autres instances que de nous produire ici, en notre discours, au cœur même de la recherche implicite de

Lascault.

Et Lascault, malgré ses craintes (ou son ironie) relie ici des faces et des façons de la femme. Il nous incite et se révolte. Pourrait-on lui reprocher d'accumuler les griefs et de mettre en abîme tant de lectures, tant de points de vue ? La collection n'est pas réjouissante. Mais pouvait-on s'attendre à autre chose ? Ainsi, où qu'elle soit, en quelque figure qu'elle surgisse, la femme ici est déconstruite, toujours objet, mécanique souvent creuse qui ne résonne pas, étalée-odalisque, sculptée et présentée, présentoir même, abîmée en des rôles où ce qu'elle est s'exclut. Non seulement apparition, mais apparence de ce qu'elle est. Le « vocabulaire » s'inscrit dans le discours *sur* la féminité ; on fait le tour, on se tient au-delà d'une vérité distante d'où nous semble exclue celle même qu'il est censé cerner. Ce vocabulaire ne parle pas de la femme, il la délire, s'étale lui aussi dans ce non-lieu où l'homme a

vainement cherché à placer la femme. Le livre de Lascault devient ainsi la mise en conserve de l'aberration et son travail produit, traduit, propose son étalement, mais aussi la révolte contre cette bêtise, une lutte contre cet abêtissement.

En ce sens, ce que Lascault inscrit, c'est sa propre lecture de tout ce travestissement, c'est une constante consternation devant ce qu'il a trouvé, perçu et repéré au travers de ses lectures, de ses visites de musées, de ses visionnements. Il essaie d'en revenir tout en y revenant. Le phalocrate court ici le risque de reconnaître quelques-uns de ses objets, quelques-unes de ses pensées trop longtemps crues secrètes. La femme trouvera sans doute ici une autre confirmation de son exploitation, si tant est qu'elle ait besoin d'ajouter à ses lectures féminines ou à son propre travail de révolte actuel. Chose certaine, il faut tenir à ce petit livre, s'y reconnaître si on ne peut naître ail-

leurs, au-delà, renouvelé
à partir de lui.

Gilbert Lascault, **Figurées, défigurées — Petit vocabulaire de la féminité représentée**, Paris, U.G.E., coll. 10 / 18, (inédit), 1977, 222 p.

**LUCIEN
FRANCOEUR
SUPERTEXTE**

Claude Beausoleil

« Ce que nous désignons par signifiante est précisément cet engendrement illimité et jamais clos, ce fonctionnement sans arrêt des pulsions vers, dans et à travers le langage, vers, dans et à travers l'échange et ses protagonistes : le sujet et ses institutions. Ce procès hétérogène, ni fond morcelé anarchique, ni blocage schizophrène, est une *pratique* de structuration, passage à la *limite* subjective et sociale, et — à cette condition seulement — il est jouissance et révolution. »

Julia Kristeva
(**La révolution du langage poétique**, Seuil, p. 15)

L'abc des textes de Lucien Francoeur pourrait être un labyrinthe de flashes et de langages frottés à la réalité de la ville et du rêve. La surface de ces textes coule éclatée comme les néons vivants d'une Amérique nocturne et lumineuse. Des chars parkés dans les coulisses de la tension verbale attendent d'être lus et reliés à la ville et aux corps qui l'habitent.

A.

Drive-in : 1976

(poèmes, Paris, Éditions Seghers/Montréal, Éditions de l'Hexagone) *Conduire dans* serait l'enjeu. Être « driver » serait la possibilité communicable. Des phrases courtes, elliptiques, américaines et stylistiques. Violence. Sexe. Brisures

sémantiques et rock'n'roll. Ce serait donc un petit livre moderne et actuel :

« Aventures dans les villes
ainsi des poèmes de
ruelles
arrogants comme les
rictus
d'Elvis liberté mais
(provisoire et surveillée
car)
Amérique : \$ et menottes
dans l'air. » p. 27

Aspect du « provisoire ». On lit en vitesse en mangeant un sandwich. De la poésie comme on vit. Dans ce rapport au vécu, ce qui surgit dans les textes de Lucien Francoeur, c'est l'aspect mythique. Lus ici en Amérique, ils nous parlent d'une Amérique à la fois concrète et mythique. Scansions de rues, de ruelles syntaxiques, de frissons. Leur lexique fait basculer la fameuse question du « c'est-tu d'la poésie ? c'est-tu pas d'la poésie ? ». Hors catégorie, Francoeur nous présente son cinérama fragmenté, ses phrases dures, ironiques, folles, incrustées dans le contexte d'un américanité

mentale. Musicaux, *Sur la route*, les texte de ce **Drive-in** sont des histoires de cerveaux qui éclatent, des pages de « nuits chez Charles Manson... » Violents et comiques, ils s'inscrivent « POUR LA FORME » en soutitrages rimbaldiens et rockers au creux d'une imagerie qui tient du décor, du corps et du rythme. « et à la course dans les vagues/de cet étrange même chair », ils nous parlent. (Notons que Francoeur est un des seuls poètes de sa génération, (avec André Roy, qui a publié **Formes**, en 1977, à l'Atelier de l'agneau en Belgique) à avoir publié en Europe et chez Seghers, un livre affirmatif qui poursuit transgressivement les traces d'une Anne Hébert légendaire...)

B.

Le calepin d'un menteur :
1977

(journal imaginaire,
Montréal, Éditions Cul
Q)

En plein *danger*, Lucien Francoeur dédie ce livre « à tous ceux qui ont une sainte horreur du folklore

tripoté par les démagogues ignares de la chanson, tous ceux pour qui le Québec existe en dehors des gigues, ceintures fléchées et combines à panneau dans lequel il est tombé et dans lesquelles il s'embourbe . . . » Le stylo feutre court après l'aventure d'une vie d'aventures. Il en trace le journal de bord en dérive. **Le calepin** se donne comme une suite de réflexions-remarques, poèmes, lettres qui traquent la cartographie mentale et physique d'un *Francoeur superstar, super-texte*. Textes en lutte pour une autonomie de l'imaginaire, contre la folklorisatin (citation). Les pages du **Calepin** de Francoeur débordent de photos et de notes qui peuvent être un guide pour lire les autres livres de Francoeur (si peu commentés d'ailleurs), pour écouter ses disques. Toutes les variantes du rock, de l'Amérique, de l'amour, de la tendresse et de la vacherie s'y prélassent calligraphiées et directes comme un journal intimiste, intime.

Voyages et sexes(s). Cris et chuchotements. Vrombissements phraséologiques. On décape l'entendu, on s'insurge, on rage. Le lecteur eut s'adonner ici à ce jeu comme quand on jouait au cowboy, comme on joue à feuilleter un album-souvenir, comme on s'amuse tout court. Imaginaire et réel, ce « livre de chevet des punks » pourrait servir de fiche signalétique, comme génio-texte d'un univers littéraire, musical et vital. Les illustrations accentuent l'allure album personnel. Donc **Le calepin d'un menteur** triche et révèle en se donnant comme une espèce de biographie « fictive en définitive. »

C.

Les néons las : 1978
(poèmes, Montréal, Éditions de l'Hexagone)
« soupirs de papiers et rêves décapés » p. 64
La lumière acide fait place à une certaine vision d'*intérieurité*. Intérieurité appelée, mythique elle-même et pouvant se comprendre sur le plan litté-

raire comme un remplacement paradigmatique de l'*américanité* antérieure et encore présente dans les textes de Francoeur :

« toutes les saisons sont souillées Amérique ma beauté à la chaîne il y a trop de rêves déflagrés sur tes trottoirs anthropophages » p. 32

Mais la démarche se profile autrement « elle dépasse l'espace où a lieu le mot » p. 14. Le romantisme s'affiche davantage comme code, il se dandysel avec modernité. Les modèles musicaux sont permutés en modèles littéraires du XIX^{ème} siècle. Alfred de Musset marque le tempo : « Mon livre, cette fois, se ferme moins gaiement ; en vérité, ce siècle est un mauvais tourment » p. 10 Les néons sont fatigués de flasher à travers une overdose. Ils laissent filtrer une nouvelle musique plus lente, plus feutrée, tout aussi urbaine que la précédente mais maquillée autrement. « l'écrivain repose en rose/et reverdit dans sa tête fermée » p. 54 Lire ce recueil, c'est saisir des fa-

cettes d'un spleen moderne, accordé au polaroid, parlant d'amour, de style, de désespoir teint d'« azur industriel ». **Les néons las** est comme un « cardiogramme » des possibilités de mutation du travail littéraire tel qu'envisagé par Francoeur.

« A dessein je dis, tant pour la forme que pour ma satisfaction personnelle, que l'hyperréalisme subliminal est un état d'homme qui m'est exclusif et me tient lieu d'idiosyncrasie et d'identité idiomatique ; un état de rêve qui implicite *alchimie du verbe* et *alchimie du corps*, qui implique le don inné de faire avaler des couleuvres au « lecteur utopique » pris comme critère de base à l'excitation linéaire et à la mise en branle textuelle du sexe en tant qu'organe littéraire et, plus précisément, qui implique-implicite un vers comme le cristal libéré de toutes superfluités et de tout « écart de langage » : une révolution amorcée par le Rimbaud des « Illuminations » (et de quelques autres poèmes) puis bâclée magistralement

par l'insane mouvement
surréaliste. »

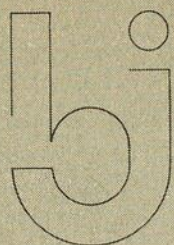
Lucien Francoeur

(*rockatex*, in : **Ho-
bo / Québec** no. 35,
p. 40)

Ces **néons** sillonnent volon-
tairement une nouvelle nuit.
Leurs pistes demeurent des
rages douces. « j'ai la rage
digitale / et les néons las » p.
24 Qu'est-ce qui traversera
les textes du futur, ceux déjà
annoncés comme repti-
liens ?

Le
prochain numéro
de la
nouvelle
barre du jour
paraîtra
le
5 septembre 1978

Bulletin d'abonnement



La nouvelle Barre du Jour,
C. P. 131, Succ. Outremont,
Outremont, Qué. H2V 4M8

La Nouvelle Barre du Jour
vous offre gratuitement
deux des livres suivants :

Pulsions, Michel Beaulieu
Mécanique jongleuse, Nicole Brossard
L'état de débauche, Jean Yves Collette
Le petit cathéchisme, Louis-Philippe Hébert
Tableaux de l'amoureuse, Paul-Marie Lapointe
Lieu de naissance, Pierre Morency

12 numéros, un an, au Canada : \$30.

un an, à l'étranger : \$36.

6 numéros, six mois, Canada seulement : \$16.

nom _____

adresse _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

Seul l'abonnement annuel donne droit aux livres-cadeaux.

Livres choisis _____



odradek

Poésie du Québec

jacques brault
michel beaulieu
jean yves collette
michel gay
roland giguère
pierre morency
jean-guy pilon

"Odradek est extraordinairement mobile et ne se laisse pas attraper." F. H.

Les numéros 25/26 de cette revue belge sont disponibles par commande postale — \$5.50 port et emballage inclus. Adressez-vous à :

La Nouvelle Barre du Jour
C.P. 131 Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

Estuaire

a publié

Geneviève AMYOT, Hugh BARRETT, Michel BEAU-LIEU, Rachid BOUDJEDRA, Jacques BRAULT, Jean-Yves COLLETTE, Alfred DESROCHERS, Gilbert DUPUIS, Jean-Paul FILION, Claude FLEURY, Jacques GARNEAU, Michel GARNEAU, Roland GIGUÈRE, Jean-Pierre GUAY, Claude HAEFFELY, Pierre Jakez HELIAS, Christain HUBIN, Pierre LABERGE, Gatien LAPOINTE, Félix LECLERC, Alexis LEFRANÇOIS, Clément MARCHAND, Gaston MIRON, Pierre MORENCY, Suzanne PARADIS, Pierre PERRAULT, Alain ROBERGE, Jean ROUSSELOT, François ROYER, Jean ROYER, Francine SAILLANT, Frédéric-Jacques TEMPLE, Jean-Gérard THÉODORE, Gérard TREMBLAY, Gilles VIGNEAULT.

ESTUAIRE

Casier postal 828

Haute-Ville

Québec 4, QUÉBEC

G1R 4S7

Je désire souscrire à partir du numéro: _____

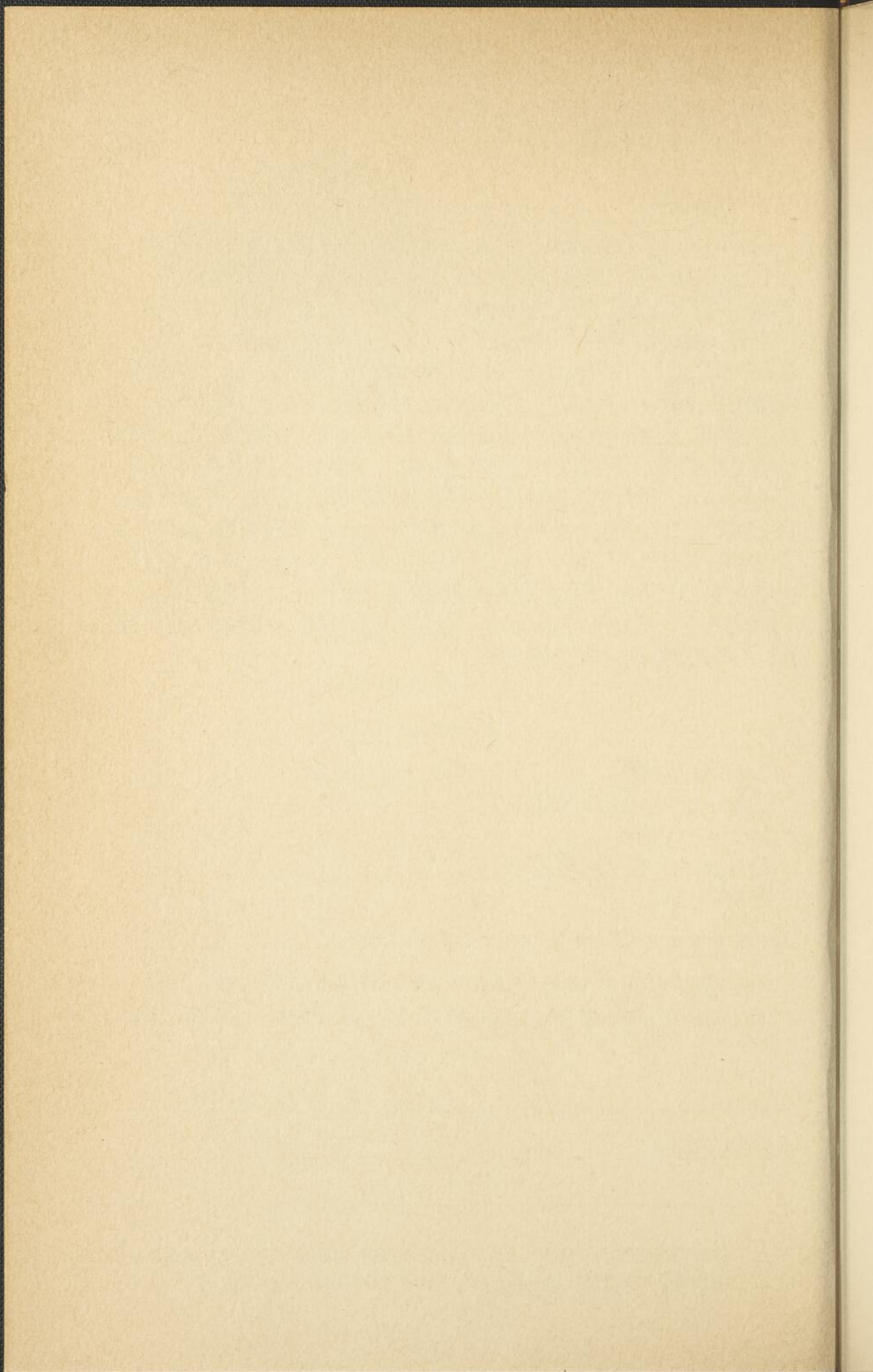
un abonnement de soutien (\$25.00/4 numéros)

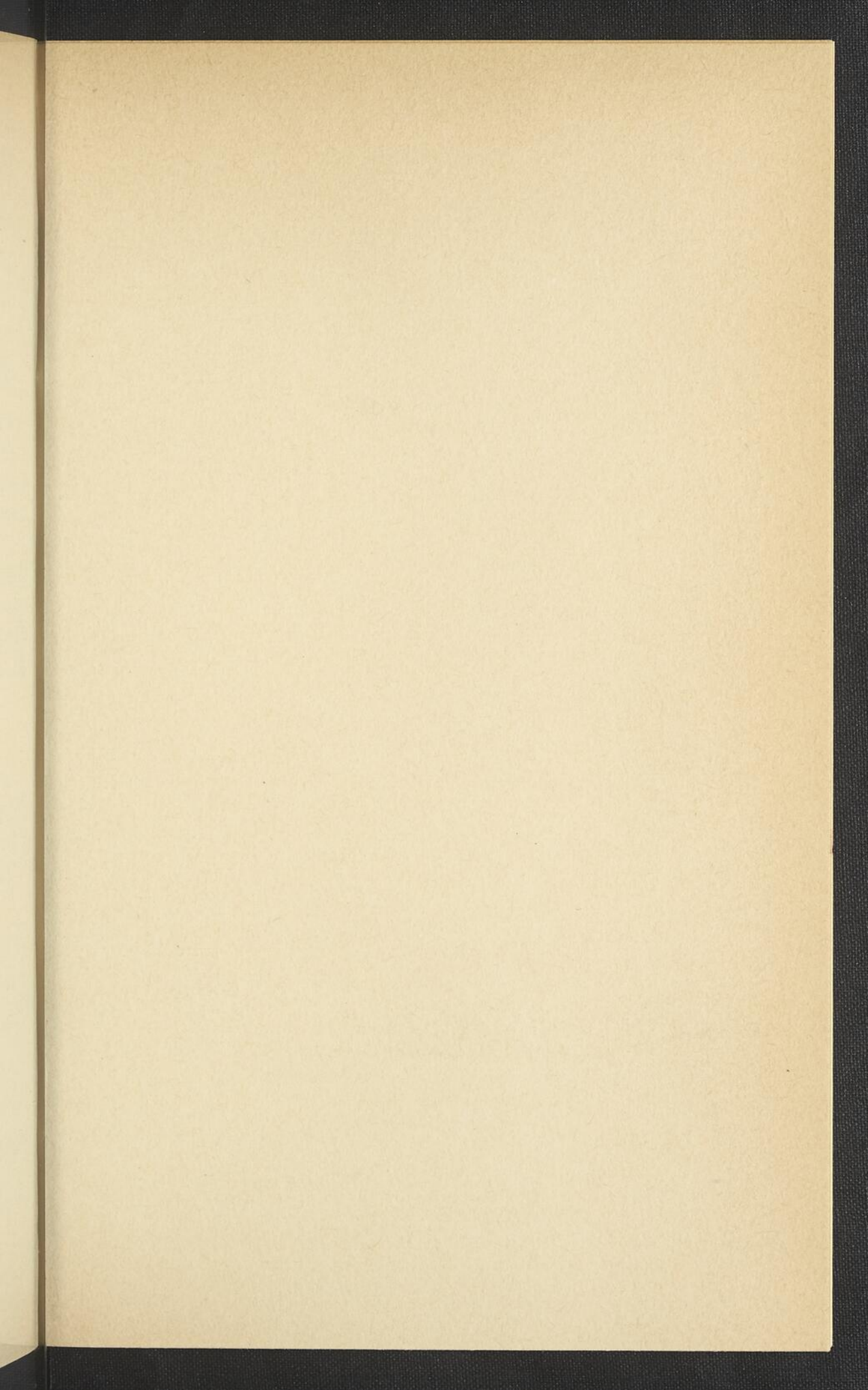
un abonnement régulier (\$12.00, étranger: \$20.00/4 numéros)

Nom _____

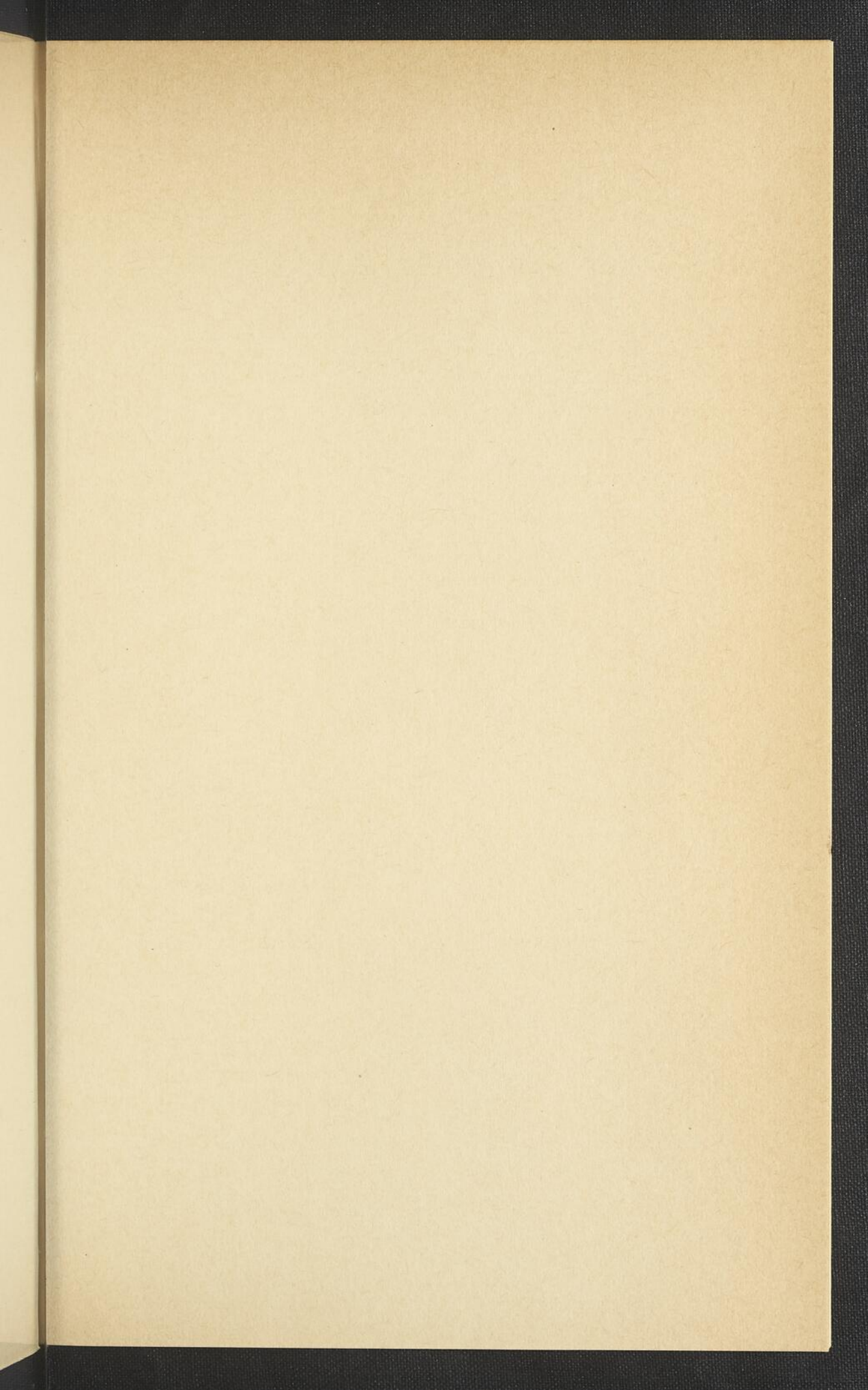
ADRESSE _____

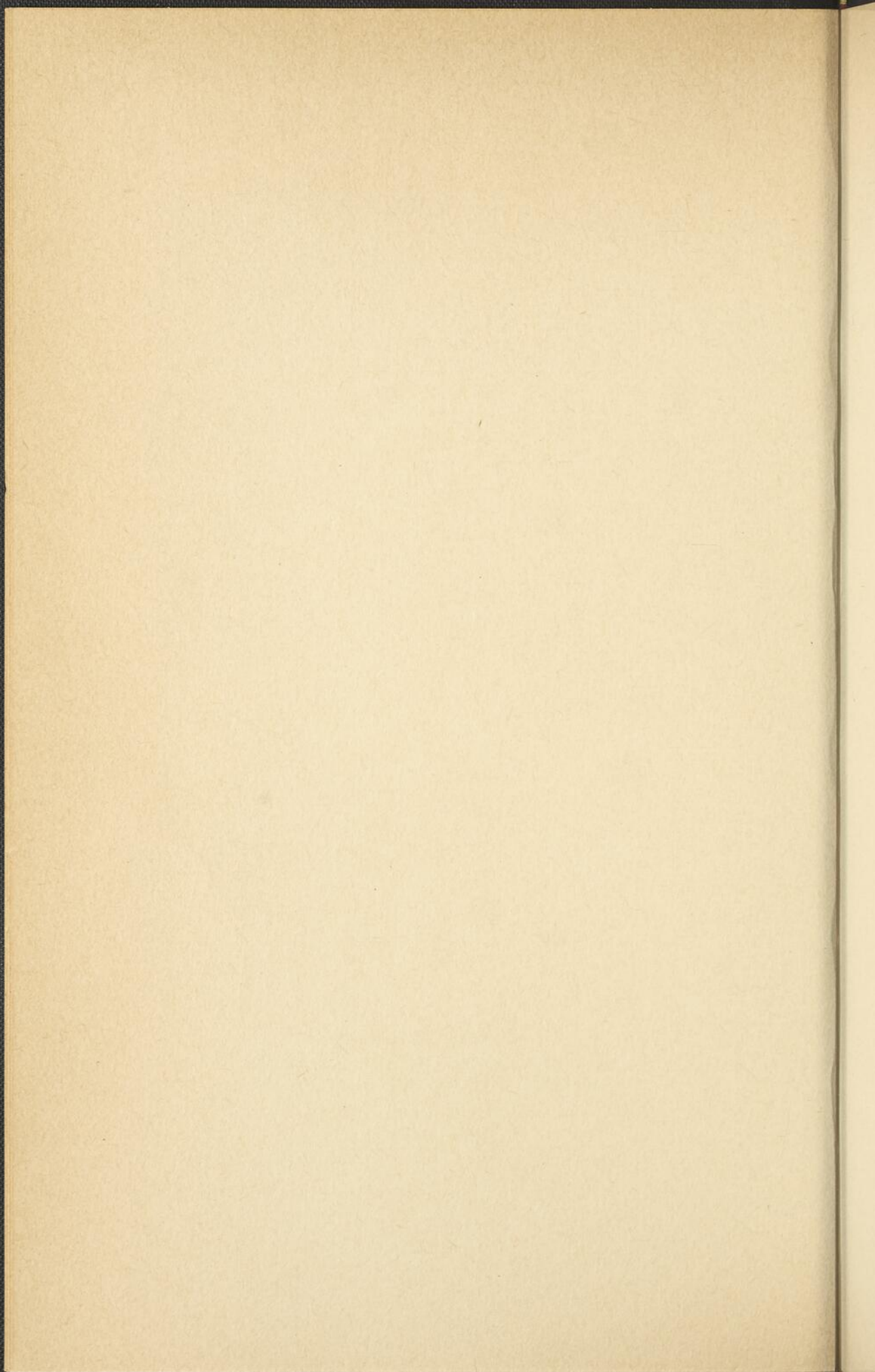
N.B. Des exemplaires des numéros déjà parus sont encore disponibles au prix de \$3.75, frais postaux compris.

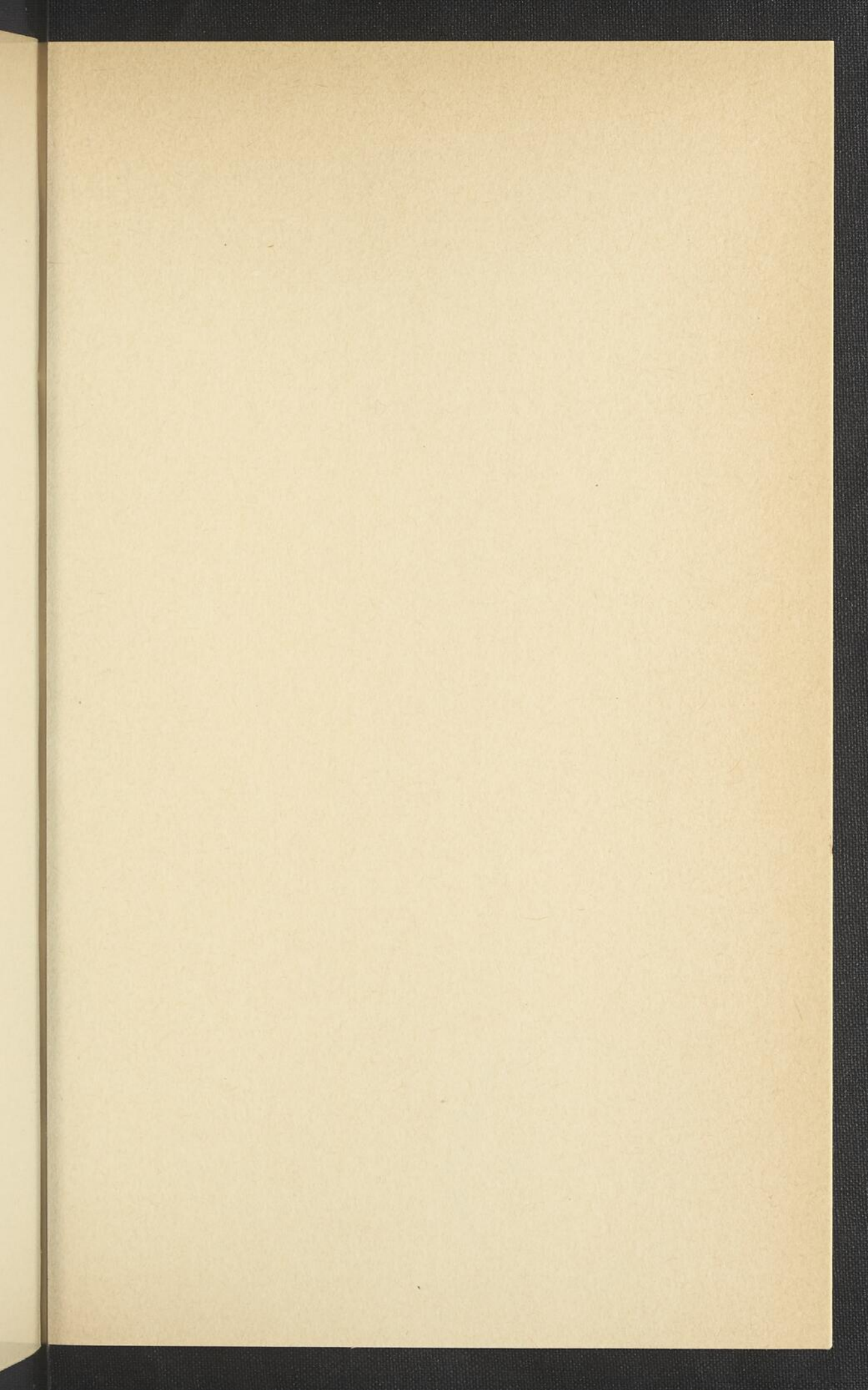


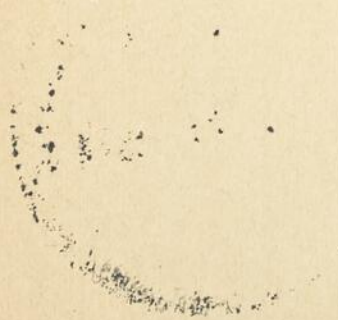


Achévé d'imprimer
en mai mil neuf cent soixante-dix-huit
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Saint-Justin - Montréal.
Imprimé au Québec



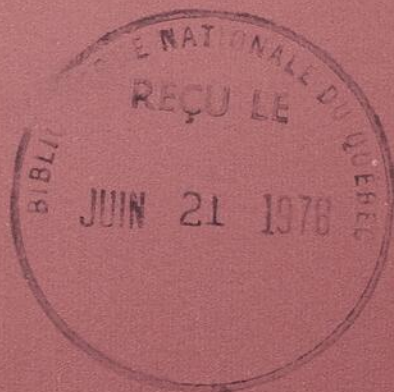








Des textes de :
Lucie Ménard
Louise Aylwin
Ginette Ferrié
André Roy
Denis Aubin
Marc Chabot
Hugues Corriveau
Claude Beausoleil



\$3.00